

“LE THEATRE CANADIEN”

LE PETIT  
MAÎTRE D'ÉCOLE

PIECE EN QUATRE ACTES

PAR

ARMAND LECLAIRE



1929

PRIX: **25** CENTS

*FOURNIER*



EDITIONS EDOUARD GARAND  
MONTREAL

# Le Théâtre Canadien

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-25-27, rue Ste-Elisabeth

Montréal, Canada.

**Prix: chaque volume, 25c.**

Déjà parus:—

- 1.—*La Secousse* .... Par Jean Féron  
Comédie dramatique en 3 actes. Inédit.  
3 Hommes — 1 Femme
- 2.—*Les Pamoisons du Notaire* .... Par Alexandre Huot  
3 actes. Inédit.  
8 Hommes — 4 Femmes
- 3.—*Mon commis-Voyageur*.  
Par le Chevalier E. Corriveau  
3 actes. Inédit.  
3 Hommes — 2 Femmes
- 4.—*Un Million pour un Casse-tête*. .... Par Oscar Séguin  
Comédie-vaudeville en 3 actes. Inédit.  
9 Hommes — 4 Femmes
- 5.—*La Visite Nocturne* .... Par Paul Coutlée  
Pièce en un acte.  
2 Hommes
- 6.—*Quand Même* .... Par A.-H. de Tremaudan  
Pièces en 3 actes.  
9 Hommes — 3 Femmes
- 7.—*Entre Deux Civilisations* .... Par Armand Leclaire  
Pièces en 5 actes
- 8.—*Le Triomphe de la Croix* .... Par Julien Daoust  
Pièces en 5 actes.  
Pour hommes seulement
- 9.—*L'Aveugle de St-Eustache* .... Par L.-N. Senécal  
Drame en 5 actes et 8 tableaux.
- 10.—*La Mère Abandonnée* .... Par Henri Deyglun  
Drame en six tableaux.
- 11.—*Petit-Baptiste* .... Par A.-H. de Tremaudan  
Comédie Héroïque en 4 actes.
- 12.—*Feu Follet* .... Par A.-H. de Tremaudan
- 13.—*Le Petit Maître d'Ecole* .... Par Armand Leclaire  
PIECE EN 4 ACTES

# LE PETIT MAÎTRE D'ÉCOLE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PAR

ARMAND LECLAIRE



LE THÉÂTRE CANADIEN

Editions Edouard Garand  
1423 - 1425 - 1427 rue Sainte-Elisabeth  
Montréal  
1929



# A MES ENFANTS

En souvenir de la lutte courageuse des petits Ontariens

---

Tous droits de reproduction, de traduction,  
d'adaptation et de représentation,  
réservés par tous pays.

---

Copyright, 1929,  
par ARMAND LECLAIRE.



## AVANT-PROPOS

---

Je me trouvais à Ottawa lors de l'effervescence causée par l'application du Règlement XVII dans la province d'Ontario. Il fallait être sur les lieux pour se rendre compte de l'âpreté de la lutte. Cette question scolaire était devenue une véritable question de races. Canadiens-français et Canadiens-anglais étaient nettement alignés les uns contre les autres. Les préjugés et le fanatisme relevaient orgueilleusement la tête. J'étais jeune, enthousiaste, je résolus de me lancer dans l'arène. Je saisis ma plume la plus indignée et, trois jours après, "La petite maîtresse d'école", comme elle s'appelait alors, fut toute étonnée de venir au monde. Cette pièce fut donc écrite sous l'impulsion du moment et jouée un peu partout dans les centres Canadiens-français de l'Ontario. Ce préambule expliquera son évidente partialité et bien d'autres choses plus évidentes encore!

Depuis, elle a suivi la mode, elle s'est fait couper les cheveux, elle s'est masculinisée; c'est aujourd'hui "Le petit maître d'école". Grand bien lui fasse! Et comme ce petit maître n'affecte aucune prétention à l'immortalité, je n'hésite pas à le livrer aux mains meurtrières des typographes. Ces Barbe-Bleue des phrases auront beau faire ils ne l'empêcheront pas de raconter les faits tels qu'ils se sont passés. Ainsi, par exemple, la fermeture des écoles où l'on persistait à enseigner le français, la parade silencieuse des enfants dans les rues, la garde montée par les mères aux portes des écoles, sont absolument authentiques.

On m'objectera peut-être que le Règlement XVII a été enfin rappelé, que tout cela c'est de l'histoire ancienne. Soit. Mais le présent n'efface jamais bien le passé, et le passé, pour nous, c'est l'histoire de la survivance française au Canada. Il est bon de se le rappeler parfois. Aussi, je crois que cette pièce, si humble soit-elle, ne serait pas déplacée sur les scènes de nos collèges. Elle se ferait vite pardonner d'avoir été mise au jour car elle inspirerait au cœur de nos enfants plus de fierté et de respect pour leur langue. Cette lutte de nos compatriotes de l'Ontario ne saurait manquer d'impressionner fortement les jeunes; c'est en piquant leur orgueil de petits hommes que notre race en fera ses défenseurs de demain.

ARMAND LECLAIRE.



# Le Petit Maître d'École

Pièce en 4 actes  
par ARMAND LECLAIRE

---

## PERSONNAGES

FERNAND BERNIER (18 ans)  
JEAN-PAUL ROUVIERE (22 ans)  
M. BERNIER (47 ans) — Aspect très vieux pour son âge  
PITOU (14 ans) — Fils de paysan  
GEORGE BOSTOCK (pas d'âge)

---

L'action se passe dans un village de l'Ontario

---

### ACTE I

(Chez M. Bernier. Salon plutôt pauvre mais dénotant le bon goût et la propreté. A droite, un piano. Porte au fond et au 3ième plan gauche et droite. Fenêtre au fond.)

#### SCENE I

(Au lever du rideau M. Bernier, seul en scène, est au piano et fait des exercices de chant)

BERNIER (*pratiquant la gamme avec les voyelles*)

A!... A!... A!... A!... E!... E!... E!... E!... O!... O!... O!... O!... (il tousse et se reprend mais s'arrête, peu satisfait). Décidément non, je ne suis pas en voix aujourd'hui. Rien d'étonnant avec ce temps humide qui vous rouille les cordes vocales... (*tristement*) Mais non, mon pauvre vieux, pourquoi ne pas te l'avouer? c'est l'âge qui se fait sentir! Ta voix s'éteint. Les élèves se font rares...

Mes cheveux grisonnent, on n'a plus con-

fiance. Et pour arriver à joindre les deux bouts mon pauvre petit gars use sa belle jeunesse à faire la classe aux enfants. Chaque jour, enfermé entre les quatre murs d'une école il donne sa santé en même temps que l'instruction à ses élèves. (*Il se lève, fait quelques pas pour chasser ses idées, puis dit en soupirant*): Enfin!... Il ne saurait tarder maintenant, c'est son heure. (*il va à la fenêtre*) A moins qu'il ne garde quelqu'un en retenue. Non, le voilà. Ah! les petits ont été bien sages aujourd'hui. Tant mieux pour eux et... pour lui. Tiens! le petit étudiant d'en face qui rentre chez lui... C'est drôle, il arrive presque toujours en même temps que mon fils... on dirait qu'il le suit. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Est-ce qu'on épicerait Fernand par hasard?... Allons, voyons, je suis fou avec mes suppositions!

#### SCENE II

BERNIER et FERNAND.

FERNAND, (*entrant*). — Bonjour père.

BERNIER. — Bonjour, mon petit Fernand.

FERNAND. — Tu es tout triste, père, qu'as-tu donc?

BERNIER, (*protestant*). — Triste, moi?.. Mais au contraire! (*chantant*) A!... A!... A!... Bougre de "sol", va, il ne veut pas sortir aujourd'hui! O ma jeunesse!

FERNAND. — Comment, ta jeunesse? Mais tu es encore jeune. Parfaitement.

BERNIER. — Regarde mes cheveux...

FERNAND. — Qu'est-ce que cela signifie, voyons? Tu n'as que 47 ans.

BERNIER. — C'est vrai, j'ai vieilli avant l'âge. Le travail, les veilles, ont usé mon corps... Ah! si j'étais encore à l'âge de notre petit étudiant d'en face...

FERNAND, (*surpris*). — Le petit étudiant?

BERNIER. — Oui, celui qui te suit tous les jours ou presque; dès que tu arrives, je l'aperçois qui entre chez lui. Tu n'as pas encore remarqué son petit manège?

FERNAND. — Non, papa.

BERNIER. — Il ne t'a jamais parlé?

FERNAND. — Jamais. En revenant de ma classe, je le vois souvent, presque chaque jour, comme tu dis, mais il garde toujours l'autre côté de la rue.

BERNIER. — Il est peut-être presbyte.

FERNAND. — Presbyte?

BERNIER. — Oui; tu sais bien que la plupart des presbytes ne voient pas de très près mais qu'ils voient parfaitement à une certaine distance. Or, notre étudiant a peut-être intérêt à marcher sur le trottoir opposé.

FERNAND. — Intérêt?

BERNIER. — Tiens! s'il épie tous tes mouvements...

FERNAND, (*riant*). — Qu'est-ce que tu vas chercher là?

BERNIER. — Est-ce qu'on sait jamais? Le fanatisme se réveille dans l'Ontario. On nous considère, nous, les Canadiens-français, comme des étrangers indésirables! On se prépare à nous assimiler de force en imposant à nos enfants une éducation étrangère exclusive. Or, comme tu es maître d'école, tu n'échapperas pas à la surveillance des fanatiques, mon pauvre petit.

FERNAND. — Rassure-toi, père, les fanatiques je ne les crains pas. D'ailleurs, le jeune homme d'en face m'a l'air honnête et franc.

BERNIER. — Les apparences sont parfois si trompeuses... Enfin on verra bien... Encore rien de nouveau aujourd'hui?

FERNAND. — Si.

BERNIER. — Ah! le fameux Règlement XVII est passé?

FERNAND. — Oui. Il doit entrer en force bientôt. Je n'en ai pas été officiellement notifié, mais je le serai demain ou après-demain sans doute.

BERNIER. — Et que vas-tu faire?

FERNAND. — Passer outre ce règlement injustifiable et inique. Oh! je sais qu'on va tenter, par tous les moyens, de mâter les maîtres et les maîtresses d'école de langue française... Mais nous sommes bien décidés à ne pas renier notre langue et toutes les promesses et toutes les menaces ne nous empêcheront pas d'enseigner le français à nos élèves.

BERNIER. — Bravo! Tenez-vous, l'union fait la force.

FERNAND. — Maintenant, pardonne-moi; j'ai un peu de travail et je voudrais le terminer au plus tôt afin d'avoir ma soirée libre. Nous recauserons de cela plus tard.

BERNIER. — Va, mon garçon. (*Fernand entre dans sa chambre, gauche*).

### SCENE III

#### BERNIER seul

BERNIER. — Brave coeur! Ah! on n'en trouve pas des tas comme celui-là... Courageux, travailleur... Au fait, si je travaillais un peu, moi aussi; je deviens fainéant, je ne fais presque plus d'exercices. (*Il se met au piano et recommence ses gammes*) Do... ré... mi... fa... etc... Bougre de "sol"! Ah ça, c'est donc sérieux? Je ne puis même plus donner convenablement un sol naturel! Pourtant... (*il recommence*) Diable, c'est plus grave que je ne croyais. (*On frappe*).

### SCENE IV

#### BERNIER, JEAN-PAUL)

(*Bernier va ouvrir et fait un sursaut en apercevant Jean-Paul*).

BERNIER, (*à part*). — L'étudiant!

JEAN-PAUL. — Vous êtes, monsieur Bernier, professeur de chant?

BERNIER, (*toujours ébahi*). — Oui,

monsieur, oui; donnez-vous donc la peine d'entrer.

JEAN-PAUL. — Merci, monsieur. Je suis étudiant et...

BERNIER. — Oui, oui, je sais.

JEAN-PAUL. — Ah?

BERNIER. — Oui, je vous ai remarqué quelques fois, dans le quartier... Je le regrette, monsieur, mais mon fils est à travailler en ce moment et... (*à part*) Ah ça! qu'est-ce que je raconte là, moi? Qu'est-ce que j'ai besoin de lui parler de Fernand? (*il toussé, très embarrassé*). Vous désirez?

JEAN-PAUL. — Tout simplement, monsieur, prendre des leçons de chant. Je suis en vacances et je voudrais reprendre mes camarades en retournant à Montréal.

BERNIER, (*à part*). — C'est un moyen de s'introduire dans la maison...

JEAN-PAUL. — On m'a beaucoup parlé de vous, monsieur; on m'a vanté vos talents de professeur.

BERNIER, (*toussant, flatté*). — Hum! Hum! Hum!... On fait ce qu'on peut.

JEAN-PAUL. — Justement. C'est un très grand mérite. Il y a tant de gens qui ne peuvent faire même ce qu'ils peuvent.

BERNIER, (*à part*). — Tiens! il a de l'esprit, ce garçon-là.

JEAN-PAUL. — Enfin, maître, vous conviendrait-il de me faire profiter de vos leçons?

BERNIER. — Certainement, mon ami, profitez, profitez tant que vous voudrez, j'en profite aussi moi.

JEAN-PAUL, (*souriant*). — Combien?

BERNIER. — Une piastre la leçon.

JEAN-PAUL. — Très bien. Pourriez-vous m'en donner une dès maintenant?

BERNIER. — Avec plaisir. Cette heure-ci n'est retenue par personne.

JEAN-PAUL. — A merveille, alors, je la retiens trois fois la semaine.

BERNIER, (*à part*). — Oh! mais j'y pense... Cette manie qu'il a de marcher sur l'autre trottoir... Si je lui demandais... Bah! tant pis! (*haut*) Dites-moi, n'êtes-vous pas presbyte?

JEAN-PAUL, (*riant*). — Non, monsieur...

BERNIER. — Ah! je croyais...

JEAN-PAUL. — Pourquoi cette question? Le presbytisme serait-il un obstacle au chant?

BERNIER. — Du tout, du tout, mais je croyais... Enfin, tant mieux!... J'aime autant ça!... Je veux dire que j'aime mieux ça!...

Maintenant, dites-moi, monsieur... monsieur..?

JEAN-PAUL. — Jean-Paul Rouvière.

BERNIER. — Bien. Quelle voix avez-vous? Basse, alto, baryton, ténor..?

JEAN-PAUL. — Aucune d'elles et toutes à la fois.

BERNIER, (*riant*). — Ah! ah! ah! Vous avez une voix compliquée, vous.

JEAN-PAUL, (*idem*). — Très, oui.

BERNIER. — Tenez, chantez-moi donc quelque chose, pour voir, un refrain quelconque?

JEAN-PAUL. — A mi-voix?

BERNIER. — Non, non non! A pleine voix, il faut d'abord que je connaisse votre timbre.

JEAN-PAUL, (*criant vers la chambre de Fernand*). — M... O... N... T... R...E... A... L...! Montréal!

BERNIER, (*abasourdi*). — C'est ça que vous appelez chanter, vous?

JEAN-PAUL, (*riant*). — C'est-à-dire que c'est ma façon à moi de chanter.

#### SCENE IV

#### Les mêmes plus FERNAND

FERNAND. — Qu'est-ce qu'il y a, papa? Le feu?

JEAN-PAUL, (*riant*). — Pardon, monsieur, de vous avoir fait peur, je prenais une leçon de chant.

BERNIER, (*ne sachant que dire*). — Excusez-le...

JEAN-PAUL. — L'excuser, monsieur? et de quoi donc? Je connais mon organe, allez; je vous avais même prévenu... Dès que j'ouvre la bouche pour chanter, on est tenté de diriger vers moi tous les boyaux à incendie de la ville!

BERNIER, (*les présentant*). — Mon fils, monsieur. Monsieur Jean-Paul Rouvière, étudiant de l'Université de Montréal. C'est bien cela, n'est-ce pas?

JEAN-PAUL. — Exactement, monsieur. Vous l'avez compris à mon chant..?

BERNIER, (*riant*). — Oui... Allons, Fernand, laissez-nous; il faut continuer notre leçon; nous commençons à peine.

JEAN-PAUL. — Oh! rien ne presse, j'ai du temps à moi.

FERNAND. — Mais moi j'ai du travail, monsieur, veuillez m'excuser.

JEAN-PAUL. — Si vous entendez encore quelques cris désespérés, n'ayez pas peur; vous savez d'où ils viennent maintenant.

FERNAND, (*riant*). — Oh! monsieur... Pardonnez-moi de vous avoir dérangés, je me retire.

## SCENE V

JEAN-PAUL et BERNIER

BERNIER. — Allons, commençons. Il faut se mettre sérieusement à l'oeuvre. (*il va au piano*) Y êtes-vous?

JEAN-PAUL. — Je suis à vos ordres, monsieur.

BERNIER. — Eh bien, nous allons procéder avec méthode. D'abord quelques gammes. Do... ré... avec moi. (*Jean-Paul répète les gammes que chantent Bernier. Lorsqu'il fausse Bernier le reprend en frappant très fort sur le piano*). Ca viendra... Aux voyelles maintenant. Surtout, ouvrez bien la bouche... A... A... A... (*s'arrêtant, à part*) Ce bougre de "sol", je n'ose plus l'essayer. (*haut à J. Paul*) Voyons? (*il recommence la gamme simple*).

JEAN-PAUL, (*essayant après lui*). — A... A... A... (*s'arrêtant*) Je ne pourrai jamais donner toute la gamme sans respirer!

BERNIER. — Traînez moins; des croches, des triples-croches!... Tenez, essayons la voyelle O: O... O... O... etc! (*pendant qu'il soutient la dernière note, on frappe*)

JEAN-PAUL. — On a frappé, je crois.

BERNIER, (*allant ouvrir*). — Pardon, un moment.

JEAN-PAUL. — Mais faites donc; cela me permettra de respirer.

## SCENE VI

Plus BOSTOCK

BOSTOCK, (*fort accent anglais*). — Pardon mc. M. Bernier s'il-vous-plaît?

BERNIER. — Lequel? Le père ou le fils?

BOSTOCK. — La vieille.

BERNIER, (*souriant*). — La vieille, c'est moi, monsieur.

BOSTOCK. — Je pourrais parler à vô?

BERNIER. — Certainement, monsieur, entrez.

JEAN-PAUL. — Je vais me retirer, monsieur.

BERNIER. — Mais...

BOSTOCK. — Oh! monsieur il peut demeurer; ça rien faire à moi.

BERNIER. — Alors, mon cher élève, veuillez vous asseoir. Nous reprendrons la leçon dans un moment. (*désignant une chaise à Bostock*) Je vous écoute, monsieur.

BOSTOCK. — D'abord, je me appelle George Bostock. Je très bien connaître ta petite garçon, le maître de école, et je me intéresse très biau coup à lui.

BERNIER, (*en garde*). — Ah?

BOSTOCK. — Yes!.. Il être très biau coup travailleur, intelligent, et je voudrais pas que les... les... les... to see him in trouble, you understand?

BERNIER. — Enfin, monsieur, arrivez au but, je vous prie. Vous parlez d'ennuis possibles pour mon fils?

BOSTOCK. — Yes!.. Vô savoir que la gouvernement il a fait un nouveau loi pour les écoles..?

BERNIER. — Ah oui, je comprends, il s'agit du fameux Règlement XVII que le gouvernement d'Ontario vient de passer?

BOSTOCK. — Yes!.. cette règlement il être très sage, douce, large, et favorable aux Français d'Ontario.

BERNIER, (*ironique*). — Tiens!

BOSTOCK. — Le gouvernement il prendre le intérêt des petites enfants en forçant les professeurs à leur enseigner le bonne parler anglaise pour qu'ils pouvoir gagner leur vie plus tard.

BERNIER, (*railleur*). — Et vous croyez que pour leur faire apprendre l'anglais il faut d'abord abolir la langue française?

BOSTOCK, (*hypocrite*). — No!.. Je répète, la règlement elle être très large. Il permet de parler le langue française une heure par jour.

BERNIER, (*même jeu*). — Voilà qui est très large, en effet; si, avec une leçon d'une heure par jour, les enfants n'apprennent pas à parler correctement le français, ce ne sera pas la faute de ce fameux règlement, si large, comme vous dites. Mais enfin, monsieur, j'espère que vous n'êtes pas venu ici pour discuter avec moi...

BOSTOCK. — Oh no! Je ne discute pas. Je être venu simplement pour demander à vô de... de... engager votre garçon pour accepter cette... cette chose juste.

JEAN-PAUL, (*interrompant*). — Juste?.. Ah! C'est ainsi que vous comprenez la justice, vous?.. Eh bien, vous avez raison de ne pas vouloir discuter; vous en êtes incapable.

BOSTOCK, (*sec*). — Pardon me, sir, je ne parle pas à vô.

JEAN-PAUL, (*se levant*). — Eh bien! Je vous parle, moi!

BERNIER, (*riant, à Jean-Paul*). — Chut! Chut! ça ne fait pas partie de la leçon, ça! (*à Bostock*) Si je vous comprends bien, monsieur, vous me demandez d'user de mon influence auprès de mon fils à ce sujet?

BOSTOCK, (*rayonnant*). — Yes!.. Les jeunes hommes sont naturellement méfiants et ils ne comprennent pas toujours les bienfaits de la loi...

BERNIER. — Eh bien, je regrette, mon cher monsieur, mais j'entends laisser mon fils absolument libre d'agir comme il le voudra. Et si j'avais un conseil à lui donner, ce serait celui de ne pas se laisser prendre à vos propos doucereux. De toutes façons, c'est à lui que vous devez vous adresser et c'est à lui de vous répondre. Je vais l'appeler. (*allant vers la chambre.*) Fernand!

JEAN-PAUL, (*riant et chantant en tapant sur le piano*). — Hi! Hi! Hi!...

BOSTOCK, (*se retournant*). — Hein?

JEAN-PAUL. — Je vous demande pardon, monsieur Bernier, je repasse ma leçon!..

## SCENE VII

### *Les mêmes plus FERNAND*

FERNAND. — Tu m'appelles, père?

BERNIER. — Oui, monsieur désire te parler.

FERNAND, (*le reconnaissant, poli*). — Bonjour, monsieur Bostock.

BOSTOCK. — (*saluant*) Monsieur...

FERNAND. — Vous avez à me parler?

BOSTOCK. — Yes! Je viens dire à vô, monsieur, que le nouveau loi scolaire du Ontario dont je avoir parlé à vô déjà, a été... sanctionné... aujourd'hui par le gouvernement.

FERNAND. — Ah?

BOSTOCK. — Yes!.. Mais comme je dire à votre papa, il être très douce et vous laisser très bieucaup de latitude.

FERNAND. — En quel sens?

BOSTOCK. — Well, vô pouvoir parler française et le apprendre aux petites enfants une heure par jour dans tous les écoles établies avant aujourd'hui.

FERNAND, (*ironique*). — Vraiment? Nous pourrons nous servir de notre langue une heure par jour?.. Quelle latitude, en effet!

BOSTOCK. — Vô recevoir bientôt un copie du règlement nouvelle et je espère que vô comprendre qu'il est dans le intérêt de vô de accepter son lettre et son esprit.

FERNAND. — Mon cher monsieur Bostock, je ne sais ce qui a pu vous pousser à venir vous-même m'annoncer cette nouvelle, il m<sup>e</sup> semble que vous auriez dû plutôt laisser les choses suivre leur cours. Je vous ai toujours tenu pour un gentilhomme, je vous ai estimé et je suis d'autant plus surpris que je croyais cette estime réciproque. Je vois que je me suis trompé; votre démarche le prouve. Vous vous êtes dit sans doute: "Je serais curieux de voir la figure que fera le petit maître d'école lorsqu'il apprendra que ce règlement inique est enfin sanctionné..."

BOSTOCK. — Mais je assurer vô, sir...

FERNAND. — Allons donc! Ayez au moins le courage de vos actes. Je ne suis pas assez stupide pour croire que vous vous êtes dérangé...

BOSTOCK. — Si vô vouloir permettre... Pardon me. Je être venu parce que je estimais vô, très bieucaup plus que vô pensez. Je voulais faire comprendre à vô vôtre intérêt et...

FERNAND. — Et me convaincre de la justice de votre cause, n'est-ce pas? Ainsi, vous avez cru un moment que je me laisserais prendre à la glue de vos paroles, que je renierais les droits de notre langue, que j'accepterais de trahir mes élèves et les mères qui me les ont confiés? C'est une injure gratuite, un manque de tact qui surprend chez un inspecteur d'écoles. D'ailleurs, je vais vous mettre toute suite les points sur les i: quoi qu'il puisse arriver, j'enseignerai le français à mes petits élèves, comme par le passé, ou je n'enseignerai pas du tout!

BERNIER. — Vous voilà fixé maintenant, n'est-ce pas? Vous avez compris?

JEAN-PAUL. — Il est permis d'en douter; monsieur ne comprend peut-être pas le français, il le parle si mal...

BOSTOCK, (*agressif*). — Je ai misère à comprendre vos français, car il n'était pas le même qu'à Paris.

JEAN-PAUL, (*amusé*). — Tiens! Tiens! Tiens! voilà qui est intéressant, par exemple. Ah! notre langue n'est pas la même qu'à Paris?

BOSTOCK. — Nô! Ce être une patois que vô parler!

JEAN-PAUL. — Et comment le savez-vous?

BOSTOCK. — I have been in Paris.

JEAN-PAUL. — Vous y êtes allé? Il suffit de vous entendre pour conclure que vous n'y êtes pas demeuré longtemps.

BOSTOCK. — Vê pouvoir rire, mais je savoir que vô pas speaker le Parisian French.

JEAN-PAUL. — Ah! Nous y voilà. Vous pouvez en parler de votre fameux "Parisian French". Les établissements industriels de Toronto nous en servent parfois des exemples amusants. Le "Parisian French"! Croyez-moi, monsieur l'inspecteur d'écoles, avant de vous poser en juge de la langue française donnez-vous donc la peine de l'apprendre un tant soit peu; vous serez moins grotesque.

BOSTOCK ( *furieux* ). — Sir!

BERNIER, ( *très calme* ). — Eh! dites donc, là, vous êtes ici chez moi, ne l'oubliez pas!

BOSTOCK. — On insulte moi!

BERNIER. — Vous n'avez qu'à ne pas courir au-devant des coups! Si vous aviez eu le bon esprit de vous taire ou plus simplement de ne pas venir ici... ( *on frappe* ) Pardon. ( *il va ouvrir* )

#### SCÈNE VIII

#### Plus PITOU

PITOU. — Excusez si j'vous demande pardon, m'sieu; j'voudrais voir le maître d'école, m'sieu Bernier...

FERNAND. — Ah! c'est toi, Pitou... Entre.

BERNIER, ( *riant* ). — Ah! C'est Pitou, ça? eh bien, entre, mon Pitou.

PITOU. — Tenez, m'sieu, vous avez oublié vot' sac sus le bras de l'escalier de l'école, pis j'vous l'apporte.

FERNAND. — Oh! ma serviette contenant les devoirs de mes élèves... Merci, Pitou. ( *lui donnant une pièce d'argent* ) Tiens, voilà pour ta peine.

PITOU. — Ah! c'est pas nécessaire, m'sieu!

FERNAND. — Tu t'achèteras quelque chose pour te sucrer le bec.

PITOU. — Laissez donc, allez, c'est pas nécessaire.

FERNAND. — Prends, prends!

PITOU, ( *prenant l'argent* ). — Merci ben.

JEAN-PAUL. — Qu'est-ce que tu vas acheter avec ça?

PITOU. — Des peanuts; on en a ben plus-se!

FERNAND. — Oui, mais à condition que tu ne les manges pas en classe; je te connais.

PITOU. — Ayez pas peur, m'sieu, j'vas les manger toute suite, certain, certain, ( *fausse sortie* ).

FERNAND, ( *à Pitou* ). — Attends un peu. ( *à Bostock* ) Tenez, monsieur, vous parliez de la justice du Règlement XVII. Eh bien, voici un pauvre petit garçon, fils de paysan, qui matin et soir, fait trois milles, à pieds, pour venir ici chercher l'instruction dont il a besoin et qu'il ne saurait avoir dans son village où il n'y a que des écoles anglaises. Comment voulez-vous qu'il perfectionne son langage, qu'il apprenne à lire, à écrire et à compter si on lui refuse l'enseignement dans sa propre langue?

BOSTOCK. — Il peut être enseigné dans le anglaise.

FERNAND. — Halte-là, monsieur Bostock! Vous semblez oublier que le français est, au même titre que l'anglais, une langue officielle au Canada. Or, croyez-vous en votre âme et conscience, qu'un enfant, dans son propre pays, n'a pas le droit d'apprendre sa langue? Votre patriotisme ne peut-il trouver rien de mieux que d'atrophier une âme qui s'ouvre à la vie en essayant de l'engouffrer dans une collectivité étrangère à sa race, d'étouffer ses aspirations, latentes sans doute, mais qui se révéleront plus tard? Croyez-vous que le sang latin s'accommoderait d'une éducation saxonne exclusive?

BOSTOCK. — Pardon me, vô avoir dit: "Le droit du enfant dans son propre pays". Mais ce pays il être anglaise!

FERNAND. — Depuis quand n'est-il plus Canadien? La loyauté envers l'Empire n'implique pas la servitude. Libre à vous d'être plus Anglais que le roi d'Angleterre, mais ne vous attendez pas à nous voir céder notre héritage pour un plat de lentilles. Malgré tout ce que vous pourrez dire ou faire nous resterons Canadiens avant tout.

BERNIER. — Mettez ça dans votre sac.

JEAN-PAUL. — Et votre mouchoir pardessus.

PITOU, ( *timidement* ). — Quosqu'y a donc, m'sieu?

FERNAND. — Eh bien, il y a, mon pauvre petit ami, que ce monsieur et des fanatiques de ses pareils veulent t'empêcher de parler français...

PITOU. — Hein?? Plus parler en fran-

çais! Quosque c'est que j'vas parler donc, m'sieu?

FERNAND. — L'anglais.

PITOU. — Ah! ben non, par exemple!

BERNIER, (*à Jean-Paul*). — Le cri du coeur!

BOSTOCK. — Tu pas aimer parler anglaise?

PITOU. — English! Ben, j'pense pas!

BOSTOCK. — Pourquoi?

PITOU. — Parce que... parce que j'aime pas ça!

FERNAND. — Alors, Pitou, ça te ferait de la peine si tu ne pouvais plus parler français?

PITOU. — Ah oui, m'sieu.

FERNAND. — Tiens, écoute; tu es le plus grand de l'école, tu as quatorze ans, ton jugement doit commencer à se former... Eh bien, que dirais-tu si, pour vous faire la classe, je vous parlais en anglais?

PITOU. — J'dirais rien, m'sieu, j'comprendrais pas!

FERNAND. — Mais que ferais-tu?.. Alons, réponds, n'aie pas peur et sois franc... Que ferais-tu?

PITOU. — Ben, j'sais pas, mais j'cré que j'foxerais souvent.

JEAN-PAUL, (*riant*). — On peut bien lui pardonner cet anglicisme, il est tellement expressif!

FERNAND. — Tu as eu le mot de la fin, Pitou. Maintenant va t'en bien vite chez toi et ne t'amuse pas trop en chemin, ta maman serait inquiète.

PITOU. — Vous nous ferez pas l'école en english?

FERNAND. — Non, non, ne crains rien; va, et ce soir, en faisant ta prière, demande à Dieu d'aider tous ceux qui vont prendre en mains la défense de tes droits de petit Canadien-français.

PITOU. — Oui, m'sieu, je vous l'promets et je prierai pour vous surtout.

FERNAND, (*le reconduisant*). — Bien, mon petit ami, sauve-toi vite maintenant.

PITOU, (*sur le seuil*). — Dites donc, m'sieu, certain, hein? J'ai pas besoin de foxer demain?

FERNAND, (*riant*). — Veux-tu bien te taire, petit malheureux! Tu n'as pas honte d'avoir des idées pareilles! Allons, dépêche-toi, tes parents vont s'inquiéter si tu retar-des trop.

PITOU. — Oh! ayez pas peur, m'sieu, j'vas marcher plus vite.

FERNAND, (*appuyant*). — Et, tu sais, à demain!

PITOU. — Certain, certain, certain. A la revoyure, m'sieu, à la revoyure tout le monde!

## SCENE XIV

Moins PITOU

JEAN-PAUL, (*à Bostock*). — Eh bien, monsieur, cette petite scène a dû vous édifier. Croyez-vous encore que vos lois mesquines et vexatoires pourront étouffer l'attachement des petits Canadiens-français pour leur langue maternelle en admettant qu'elles viennent à bout de leurs professeurs?

BOSTOCK, (*il regarde Jean-Paul qu'il toise et, sans plus en faire de cas, s'adresse à Fernand*). — Je regretter pour vô, sir, de voir que vous encouragez les enfants pour désobéir à le loi.

BERNIER, (*se moquant de lui*). — Le loi! Le loi! Vous en avez plein la bouche mais vous oubliez que toute loi, pour être respectée, doit être basée sur la justice et le bon sens, autrement ce n'est plus une loi, c'est un abus de pouvoir.

BOSTOCK. — Mais puisque ce être dans le intérêt des petites frenchmen...

JEAN-PAUL. — Ah ça! dites donc, vous, est-ce que vous croyez réellement que la race française ne vaut pas la vôtre pour vouloir nous angliciser "dans notre intérêt"?

BOSTOCK, (*toujours à Fernand*). — Je suis très bieu coup désolé, sir, que vô pas comprendre le raison. Je espère que vôt réfléchir encore et plus dans ce sujet.

FERNAND. — C'est tout réfléchi, monsieur Bostock, et si vous n'avez pas autre chose à me dire je vous prie de terminer au plus tôt cette discussion inutile.

BERNIER. — Oui, on vous a assez vu pour aujourd'hui...

BOSTOCK. — Je retirer moi, sir, mais je revoir vô. (*Il lance un coup d'oeil furieux à Jean-Paul, puis, reprenant son air souriant et protecteur, salue avant de sortir.*) Gentlemen... (*il sort, reconduit par Bernier*).

JEAN-PAUL, (*railleur*). — Bonjour!

## SCENE XV

FERNAND, BERNIER et JEAN-PAUL

BERNIER. — Eh bien! Qu'est-ce que vous pensez de cela, vous?

JEAN-PAUL. — Je pense que ces gens-là sont irresponsables; ils n'ont même pas l'air de se rendre compte de la monstruosité de leur conduite.

FERNAND. — Il ne faut pas trop s'y fier, monsieur; je vous assure que beaucoup d'entre eux savent parfaitement bien ce qu'ils font.

BERNIER. — Savez-vous, monsieur Rouvière, qu'il y a une heure à peine, je me faisais une toute autre idée de vous?

JEAN-PAUL. — Que voulez-vous dire, monsieur Bernier?

FERNAND, (*riant*). — Papa s'était mis dans la tête que vous étiez un espion.

JEAN-PAUL. — Un espion!

BERNIER, (*bafoillant*). — Pas précisément mais enfin... Vous comprenez, n'est-ce pas? Mettez-vous à ma place? Je vous voyais presque chaque jour, arriver en même temps que mon fils... de l'autre côté de la rue...

FERNAND. — Ce qui lui faisait dire que vous étiez presbyte!

JEAN-PAUL, (*riant*). — Presbyte!... Ah! Je comprends maintenant votre question de tout à l'heure, monsieur Bernier.

BERNIER. — Excusez-moi, monsieur Rouvière... je ne vous connaissais pas alors... et... de cette coïncidence... j'avais conclu...

JEAN-PAUL, (*sérieux*). — Que j'épiais votre fils? Vous n'avez pas tout-à-fait tort.

BERNIER et FERNAND. — Ah?

JEAN-PAUL. — J'avais remarqué ce petit maître d'école, à la sortie des classes. Il m'avait tout de suite intéressé car je m'occupe sérieusement de pédagogie et mon plus grand désir était de discuter, sur place, la question scolaire d'Ontario. Mais me présenter moi-même à lui, je n'osais pas. Je me contentai de le suivre quelques fois espérant que le hasard me servirait. Je demeure en face d'ici; ce ne fut pas bien malin de découvrir

qu'il était votre fils. Je résolus alors de prendre des leçons de chant durant mes vacances. Et je m'en réjouis, car ce que j'ai entendu tout-à-l'heure m'a édifié sur la portée du règlement XVII. (*à Fernand*) Permettez-moi, monsieur, de vous féliciter de votre fière et courageuse attitude; je trouve ici non seulement des compatriotes, mais surtout des patriotes. A l'heure où la menace se fait plus forte un hasard providentiel a mis côte à côte, devant le danger commun, les deux plus importants groupes de notre race. Vous représentez les persécutés, les blessés de l'Ontario; je représente vos frères de la Province de Québec. Et je puis vous assurer que nous nous ferons un devoir de vous aider de toute notre influence morale et financière dans vos luttes et vos justes revendications. Notre appui le plus sincère, le plus large, vous est acquis. En vous défendant nous nous défendrons nous-mêmes contre la vague qui deviendrait terriblement menaçante pour nous si elle vous englobait. Nous saurons endiguer sa marche en groupant nos forces jusqu'ici dissimulées, en réveillant nos énergies, en les ramenant au sentiment de la réalité et en fondant en une seule et même fierté nationale le respect de nos ancêtres, l'amour de notre langue et l'intégrité de notre foi.

FERNAND. — Frères de la Province de Québec, les opprimés d'Ontario vous remercient et comptent sur vous. De cette épreuve douloureuse, notre race sortira plus respectée, plus forte et mieux trempée pour les luttes futures. Elle vous sera redevable de son rayonnement. Les Canadiens-français d'Ontario vont souffrir, ils vont combattre; Québec, souviens-toi!

JEAN-PAUL, (*La main tendue au-dessus de lui*). — JE ME SOUVIENS!

RIDEAU

# LE PETIT MAITRE D'ECOLE

## ACTE II

A l'école où Fernand enseigne; c'est après la classe. Pupitres et bancs disposés en rang, face au public. Une allée au milieu. Portes latérales au 1er plan. Fenêtres au fond.

### SCENE I

FERNAND et PITOU

(*Au lever du rideau, Pitou, en retenue, est à sa place occupé à écrire de peine et de misère. Fernand est assis et le surveille.*)

PITOU, (*écrivain*). — Je... dois... Dites donc, m'sieu, comment que ça s'écrit ça, "dois", d...o...i...?

FERNAND. — Non, il faut une lettre de plus.

PITOU. — Laquelle?

FERNAND. — Trouve-la toi-même.

PITOU. — J'suis pas capable; j'suis pas savant comme vous, moé.

FERNAND. — Eh bien, tu devrais prendre les moyens de le devenir en étant plus studieux, en apprenant tes leçons.

PITOU. — Ben, dites-moé le pour cette fois icitte, pis j'vous promets que j'apprendrai mes leçons à c't'heure.

FERNAND. — Bien vrai?

PITOU. — Certain, certain, certain.

FERNAND. — Je prends ta parole. Il faut écrire: d...o...i...s.

PITOU. — Pourquoi faire qu'y a un "s"?

FERNAND. — Parce que c'est la première personne de l'indicatif du verbe devoir.

PITOU. — Ah oui! Ben, c'est pas malaisé!

FERNAND, (*souriant*). — Non, mais il faut l'apprendre.

PITOU. — Dites donc, m'sieu, avez-vous eu de la misère, vous, à apprendre ça?

FERNAND. — Allons, allons, ne bavarde plus; termine ton pensum.

PITOU. — Y faut que j'écrive ça dix fois?

FERNAND. — Oui, dix fois; "Je dois apprendre mes leçons".

PITOU. — Viande! J'finirai jamais.

FERNAND. — Dépêche-toi au lieu de parler.

PITOU, (*boudant*). — Oui, mais les autres sont après jouer aux marbres pis au moine, c'est ben moins ennuyant.

FERNAND. — Penses-tu donc que cela m'amuse, moi, de te mettre en retenue et de rester ici au lieu de m'en aller chez-moi me reposer?

PITOU, (*insinuant*). — Si ça vous amuse pas, m'sieu, on pourrait ben s'en aller tous les deux..?

FERNAND. — Tu es assez vieux pour tant pour comprendre que c'est ton intérêt que je prends en t'imposant cette corvée.

PITOU. — Mais puisque je vous promets que je vas les apprendre à c't'heure, mes leçons...

FERNAND. — Oui, oui, tu es fort sur les promesses... Ca fait plusieurs fois que tu m'y prends, mais je ne te crois plus. Allons, assez causé, travaille.

PITOU, (*entre ses dents*). — Si vous étiez à ma place, vous trouveriez pas ça berdrôle c't'histoire-là!

FERNAND, (*se levant et remontant l'allee*). — Si tu raisones encore, Pitou, tu l'écriras vingt fois au lieu de dix.

PITOU, (*qui allait répliquer, se reme vivement au travail*).

FERNAND, (*qui lit pardessus son épau le*). — Hé! hé! hé! on écrit "apprendre" avec un e. (*Pitou le regarde sans mot dire. L'épelle*)... prendre. Bien. Ton écriture est plu lisible depuis quelque temps... Oh! mais t sais bien que le mot "leçon" ne s'écrit pa comme ça. Tiens, épelle-le... (*Pitou ne bouge pas*) Eh bien, voyons?... Qu'est-ce qu tu as?

PITOU. — Vous avez dit que je copierai ça 20 fois au lieu de 10, si je parlais encor

FERNAND, (*souriant*). — J'ai dit "si tu raisonnes", ce n'est pas la même chose... Attends, je vais t'écrire cette phrase, tu n'auras qu'à la copier en faisant attention à l'orthographe. (*il écrit*)

PITOU. — Vous écrivez ben mieux que moé, vous, m'sieu, donnez-moi donc une petite chance, copiez ça dix fois à ma place, pis on finira ben plus vite.

## SCENE II

Plus BERNIER

BERNIER, (*arrivant de droite*). — Ah! Enfin, te voilà. Je commençais à m'inquiéter de ton retard, alors je suis venu au-devant de toi. Qu'est-ce que tu fais ici?

FERNAND. — Tu le vois, papa, je tiens compagnie à monsieur Pitou qui est en retenue.

BERNIER, (*à Pitou*). — Ah! Ah!.. Monsieur Pitou est en retenue... C'est beau ça, oui! le plus grand garçon de sa classe...

PITOU. — Y est t'y tard là, monsieur?

BERNIER. — Veux-tu bien travailler, petit paresseux!

FERNAND. — Mais, papa, tu n'a pas de leçon à donner aujourd'hui?

BERNIER. — Si fait; monsieur Rouvière, tu sais, l'étudiant...

FERNAND. — Mais il va trouver porte close! Pourquoi n'est-tu pas resté à la maison?

BERNIER. — Je te le répète, j'étais inquiet; j'ignorais, moi, que monsieur Pitou fut en retenue. Mais rassure-toi, il reviendra; j'ai mis une petite carte sur la porte pour le prévenir que je suis ici, que je n'en ai pas pour longtemps.

FERNAND. — Bien. As-tu fini, Pitou?

PITOU. — Sous vot' respect, m'sieu, j'suis pas une machine, moé! J'en ai rien que deux d'écrits.

FERNAND. — Tant pis pour toi!.. En attendant, papa, veux-tu m'accompagner? J'ai quelques petites eplettes à faire, des cahiers, des crayons, etc...

BERNIER. — C'est bon, je te suis.

FERNAND, (*à Pitou, avant de sortir*). — J'espère que tu auras terminé quand je reviendrai, Pitou, n'est-ce pas?

PITOU. — J'sais pas, m'sieu, je vas tâcher.

## SCENE III

PITOU

PITOU, (*seul*). — Oui, y s'en vont... Une chance que le vieux est parti lui itou... (*il va à la fenêtre de droite*) Les v'lont... Y tournent le coin! Ben, bon voyage! (*il revient à son pupitre, ramasse ses livres, met son chapeau et se dirige vivement vers la porte mais s'arrête soudain. Réfléchissant*) Oui, mais ça, ça m'apprendra pas; dans le fond, j'cré ben qu'il a raison, le maître, c'est de ma faute. Ca empêche pas que c'est ennuyant pareil. Pis si j'me sauve, il va m'garder d'main, j'srai pas plus avancé... (*il s'en revient à sa place et se dispose à écrire*) Ben, j'vas les apprendre à c't'heure mes leçons; j'srai ben plus instruit pis j'pourrai jouer comme les autres. (*on frappe*) Hein? ça cogne! Ben entrez...

## SCENE IV

PITOU et JEAN-PAUL

PITOU, (*voyant entrer Jean-Paul*). — Ben l'bonjour, m'sieu.

JEAN-PAUL. — Tiens! Bonjour, Pitou... M. Bernier est-il ici?

PITOU. — Non, pis oui! Il est sorti avec son père, mais il va revenir ben vite.

JEAN-PAUL. — Ah!... je vais l'attendre. Et toi, que fais-tu donc ici?

PITOU, (*bredouillant*). — Moé, m'sieur? Et ben, moé... vous comprenez...

JEAN-PAUL. — Tu es en retenue?

PITOU, (*honteux*). — Oui, m'sieu. Y faut que je copie ça dix fois.

JEAN-PAUL, (*après avoir lu*). — Comment, Pitou, tu n'apprends pas tes leçons? Toi, le plus grand de ta classe, c'est ainsi que tu donnes l'exemple à tes petits camarades?

PITOU. — J'y ai pas pensé hier.

JEAN-PAUL. — Pourtant, tu as dit, devant moi, l'autre jour, que ça te ferait de la peine de ne pas savoir parler français.

PITOU, (*concedant*). — Oui, c'est vrai.

JEAN-PAUL. — Eh bien, alors, comment veux-tu l'apprendre si tu n'étudies pas?

PITOU, (*protestant*). — Mais j'sais parler français, moi!

JEAN-PAUL. — C'est-à-dire que tu réussis à te faire comprendre, mais ce n'est pas là ce que j'entends par savoir parler français. Tout en n'ayant jamais appris à jouer le piano, tu peux en tirer des sons, n'est-ce

pas? en tapant sur les notes?... Dirais-tu pour cela que tu sais jouer le piano?

PITOU. — Non, puisque j'ai jamais appris..!

JEAN-PAUL. — Ah! tu vois... Eh bien, c'est la même chose pour ta langue. Il y a autant de différence entre le français et ta façon de le parler qu'il y en a entre un musicien diplômé et celui qui n'a jamais appris la musique. Tu sais dire les mots mais il faut que tu apprennes à les choisir, les assembler, les écrire et les prononcer correctement.

PITOU. — Ben, j'ai promis au maître que j'étudierais à c't'heure.

JEAN-PAUL. — A la bonne heure et surtout tâche de tenir ta promesse; autrement c'est toi qui regretterais plus tard...

PITOU. — Dites donc, m'sieu, vous écrivez-t'y vite vous?

JEAN-PAUL. — Pourquoi cette question?

PITOU. — Parce que si vous vouliez écrire ça pour moé, ça ferait ben mon affaire...

JEAN-PAUL, (*riant*). — Je regrette, Pitou, je ne puis intervenir entre ton maître et toi.

PITOU. — Le maître le saura pas!

JEAN-PAUL. — Ce n'est pas une raison. Tiens, en attendant monsieur Bernier, je vais te tenir compagnie. Donne-moi une feuille de papier...

PITOU. — Vous allez copier ça dix fois vous itou?

JEAN-PAUL. — Non, je vais m'essayer à faire des vers.

PITOU, (*lui donnant une feuille*). — Viande! Vous savez faire des vers, vous..?

JEAN-PAUL, (*riant*). — J'essaie.

Pitou. — Ca doit être difficile en joul, hein?

JEAN-PAUL, (*même jeu*). — "Difficile en joul..?" Où as-tu pris cette expression-là, toi?

PITOU. — Faites-donc ça sur l'air de: "Si m'man voulait la guenille volerait!"

JEAN-PAUL. — Allons, travaille.

PITOU. — J'ai plus rien que deux fois à l'écrire...

JEAN-PAUL. — Ce ne sera pas long. Et si tu voulais être un bon petit garçon, en attendant que ton maître revienne, tu apprendrais ta leçon, ça lui ferait plaisir.

PITOU. — J'voudrais ben, mais j'aurai pas le temps.

JEAN-PAUL. — Eh bien, écoute, si tu

veux me promettre d'apprendre ta leçon, je vais terminer cela pour toi.

PITOU. — C'est correct, vous êtes un blood, vous, m'sieu! J'veis m'planter! Pis ça va faire une surprise au maître. Quiens! v'là mon cahier, moi, j'veis prendre ma grammaire. (*il faut prononcer grand'mère*).

JEAN-PAUL, (*riant*). — C'est ça, prends ta grand'mère! (*écrivait*) Mais qu'est-ce que tu as à étudier.

PITOU. — Les adjectifs irréguliers.

JEAN-PAUL. — Ah oui.

PITOU. — C'est "tough" en bibitte ça, à apprendre.

JEAN-PAUL, (*riant*). — "Tough"? Voilà un adjectif très irrégulier dont je ne soupçonnais même pas l'existence, dans la langue française, bien entendu. Allons tiens, voilà qui est fini. (*il lui rend son cahier*) Étudie maintenant.

PITOU. — Oui, m'sieu. (*lisant*) "Les adjectifs en "al" font au pluriel "aux". Exemple: un danger national, des dangers nationaux." (*il ferme les yeux et répète tout bas, par coeur*).

JEAN-PAUL. — (*écrivait*)

Lève-toi dans ta tombe, ô Sir Georges Cartier, Et vois ce que devient ton pacte d'amitié!

PITOU, (*lisant*). — "Il y a cependant quelques exceptions comme "naval, fatal, etc... Exemple: Un geste fatal, des gestes fatals." (*même jeu que tantôt*).

JEAN-PAUL. — Et, dans l'Ontario, de soi-disant censeurs

Se targuent bêtement de se faire oppresseurs.

PITOU, (*continuant à lire*). — "Il ne faut pas oublier que cette exception s'applique aussi à quelques noms communs. Exemple: Un festival, des festivals".

JEAN-PAUL. — Cette langue française, élégant, intrépide,

Pour leurs cerveaux si lourds trop belle et trop limpide.

PITOU. — A c't'heure j'veis repasser les autres adjectifs. (*lisant*) "Les adjectifs en "eux" font au féminin "euse". Exemple: un homme courageux, une femme courageuse."

JEAN-PAUL. — Ame de Cartier, viens! Combattons les excès

Nos hommes de demain doivent parler français.

PITOU, (*reprenant les yeux fermés*). — Les adjectifs en "eux" font au féminin "euse". Exemple: Un homme courageux, une femme courageuse". (*satisfait de lui*) Ah

crime! Je la sais ben que trop! J'sais ma leçon, m'sieu.

JEAN-PAUL. — Déjà?

PITOU. — Oui.

SCÈNE V

Plus FERNAND et BERNIER

FERNAND, (*Entre et sans voir Jean-Paul, dépose ses paquets sur un pupitre de droite*) Eh bien, as-tu fini, Pitou?

PITOU. — Oui, m'sieu, pis j'sais ma leçon.

FERNAND. — Ah?

BERNIER, (*apercevant Jean-Paul*). — Hein?... Comment, monsieur Rouvière ici?

JEAN-PAUL. — Moi-même, mon cher maître. J'ai vu le mot que vous avez laissé sur votre porte à mon intention et j'ai cru pouvoir me permettre de venir vous retrouver ici. D'ailleurs mon indiscretion a été assez heureuse puisqu'elle m'a permis de décider Pitou à apprendre sa leçon.

FERNAND. — Comment, Pitou, tu sais ta leçon?

PITOU. — Oui, m'sieu, pis mon pensum est fini. Tenez, regardez.

BERNIER, (*à Jean-Paul*). — Vous voilà donc professeur, vous, maintenant?

JEAN-PAUL, (*riant*). — Comme vous voyez.

FERNAND, (*après avoir regardé le cahier*). — C'est parfait... (*après un coup d'œil à Jean-Paul*) les deux dernières lignes surtout, son très bien écrites.

JEAN-PAUL, (*étourdimement*). — Oh! vous me flattez.

FERNAND, (*ironique*). — C'est donc vous qui les avez écrites, monsieur?

JEAN-PAUL. — Je me suis sottement trahi. Seulement, ne m'en voulez pas puisque c'était pour lui donner le temps d'apprendre sa leçon avant votre retour.

FERNAND. — Mais au contraire, monsieur, je vous suis reconnaissant d'avoir porté intérêt à mon élève.

JEAN-PAUL. — Et pour vous prouver ma bonne foi, si vous voulez bien me le permettre, je vais moi-même interroger mon jeune ami sur sa leçon.

FERNAND, (*riant*). — Faites, monsieur.

JEAN-PAUL. — Allons, Pitou, donne-moi ta grammaire.

PITOU. — La v'la, m'sieu.

JEAN-PAUL. — Bon. Quelle est la règle des adjectifs en "eux"??

PITOU, (*sans hésiter*). — Les adjectifs en "eux" font au féminin "euse". Exemple: Un homme courageux, une femme courageuse".

FERNAND. — Très bien, Pitou.

JEAN-PAUL. — Passons maintenant aux adjectifs irréguliers. Donne-moi la règle des adjectifs en "al"

PITOU, (*hésitant*). — Les adjectifs en al... les adjectifs en al...

JEAN-PAUL, (*lui soufflant*). — Font au pluriel...

PITOU. — ...Font au pluriel... font au pluriel... aux. Je l'ai!

FERNAND. — Bravo!

JEAN-PAUL. — Exemple?

PITOU. — Exemple... exemple... un combat naval, des combats navaux!

JEAN-PAUL et BERNIER, (*grimaçant*). — Hey!!!

FERNAND, (*riant*). — Voyons, tu parles trop vite, réfléchis un peu.

PITOU, (*ingénu*). — C'est pas ça?

JEAN-PAUL, (*lui soufflant*). — C'est une exception!

PITOU, (*à Fernand*). — Ah! oui, c'est une exception, ça, monsieur. (*récitant*) Il y a quelques exceptions qui prennent un "s" au pluriel. Exemple: un accident fatal, des accidents fataux.

JEAN-PAUL. — Voyons, voyons, ne t'embrouille pas. Comment dirais-tu au pluriel: "Un geste national?"

PITOU. — Un geste national... des gestes nationaux... non, non, des gestes nationaux.

JEAN-PAUL. — Bien. Et un combat naval?

PITOU. — Des combats nav...

JEAN-PAUL. — Eh bien? Réfléchis. Des combats nav...

PITOU. — Nav... navals. Avec un "s" au pluriel!

JEAN-PAUL, (*trionphant*). — Ah! tu vois bien que tu le sais.

PITOU, (*très satisfait de lui*). — Ben oui, c'est pas malaisé!

FERNAND, (*à Jean-Paul*). — Mes compliments, monsieur, vous faites un très bon professeur.

JEAN-PAUL. — Merci, monsieur.

BERNIER (*ironique*). — Si vous faisiez un aussi bon élève...

PITOU. — Dites donc, m'sieu, envoyez-nous vot' poésie, là, celle que vous avez faite tout à l'heure.

BERNIER. — Quoi?

JEAN-PAUL. — Mon Dieu oui, mon cher professeur, moi aussi, j'ai fait mon "devoir" tantôt pendant que Pitou étudiait.

BERNIER. — Vous faites des vers, vous ?

JEAN-PAUL. — Que voulez-vous, ça m'amuse de rimer.

PITOU. — Envoyez fort, m'sieu, plantez-vous.

FERNAND. — Pitou..!

JEAN-PAUL. — Eh bien, tant pis, puisque Pitou m'a trahi, je vais vous les lire. Oh ! évidemment ce n'est pas un chef-d'oeuvre... J'ai tout simplement laissé courir ma plume au gré de mes pensées. (*lisant*)

## Invocation à Sir Georges Etienne Cartier

Lève-toi dans ta tombe, ô Sir Georges Cartier,  
 Et vois ce que devient ton pacte d'amitié !  
 Il n'est plus qu'un chiffon de papier qu'on évince  
 Et n'a force de loi qu'en ta vieille province.  
 Tes fils, hors du Québec, malgré leurs droits acquis,  
 Sont traités maintenant comme un peuple conquis.  
 Vois ta race, Cartier, qui lutte et qui t'implore !  
 Tu ne peux concevoir à quel point on abhorre  
 Ce qui touche aux aïeux et survit du passé...  
 Ainsi croyant pouvoir à jamais effacer  
 Du lien fédératif, le doux parler de France,  
 On mêle l'odieux à la sottise ignorance,  
 Et dans l'Ontario, de soi-disant censeurs  
 Se targuent bêtement de se faire oppresseurs ;  
 Ils rédigent des lois qu'ils savent être iniques  
 Mais ne répugnent pas aux âmes britanniques,  
 Des lois dont le seul but est d'éteindre partout  
 La langue dont ils sont sournoisement jaloux,  
 Cette langue française, élégante, intrépide,  
 Pour leurs cerveaux si lourds trop belle et trop limpide !  
 Ils veulent empêcher qu'on l'enseigne aux petits...  
 Mais puisque tu croyais nos droits bien garantis  
 Viens lutter avec nous contre leurs lois scolaires,  
 Contre leur ignorance et contre leurs colères !  
 Ame de Cartier, viens ! Combattons les excès,  
 Nos hommes de demain doivent parler français,  
 Si l'on ose aujourd'hui déchirer leurs grammaires  
 Les petits l'apprendront sur les genoux des mères !

PITOU, (*enthousiasmé*). — Hourrah ! Hourrah !

FERNAND. — (*serrant la main de J.-Paul*). — Mes compliments, monsieur.

BERNIER, (*idem*). — C'est très bien, mon ami, c'est très bien. C'est toute une race qui parle par votre bouche. Aussi voulez-vous me permettre de vous donner un petit conseil ?

JEAN-PAUL. — Certainement, mon cher professeur.

BERNIER. — La prochaine fois que vous ferez des vers, écrivez-les en prose.

FERNAND. — Papa !

JEAN-PAUL, (*riant*). — Laissez, monsieur, votre père a raison. Je me connais.

PITOU. — Vous m'en donnerez une copie de vot' poésie, hein, m'sieu ? Ca va faire extra pour jouer aux rimettes. (*déclamant*)

Sors de ta tombe, Jacques Cartier,

Pis mets tes claques parce qu'il va mouiller !

FERNAND. — Veux-tu te sauver, toi !

PITOU. — C'est correct, m'sieu, j'm'en vas. Il est trop tard pour jouer au moine à soir, mais ça fait rien. J'suis ben plus savant pis j'ai entendu des 'sucrées de belles rimettes.

JEAN-PAUL. — Laisse les rimettes, va ;

contente-toi d'apprendre ta leçon pour demain.

BERNIER. — Et fais bien attention aux accidents "fataux"!

PITOU. — Craignez pas la glace, m'sieu Bernier. (*comme il va sortir il s'arrête en entendant frapper*) Ca cogne, m'sieu.

FERNAND. — Ouvre. (*Pitou ouvre. Bostock paraît*)

SCENE VI

Plus BOSTOCK

BOSTOCK. — Oh! pardon me. Je pas savoir que ce école il être pour les grandes personnes.

FERNAND, (*ironique*). — A vous d'en profiter si vous voulez apprendre le français, Monsieur Bostock.

BERNIER. — On ne peut donc plus faire un pas sans l'avoir dans les jambes, lui?

PITOU, (*à Jean-Paul*). — Récitez-y donc vos rimettes, m'sieu.

JEAN-PAUL, (*souriant*). — Chut!

FERNAND. — Vous désirez, monsieur Bostock?

BOSTOCK. — Oh! Je pas pressé, je revenir.

BERNIER, (*lui barrant le chemin*). — Pardon, pardon, vous ne vous en irez pas ainsi sans vous expliquer. Si vous avez à parler à mon fils vous pouvez bien le faire devant son père, je suppose?

BOSTOCK. — Mais...

BERNIER. — Il n'y a pas de mais. Vous êtes venu, vous allez rester.

BOSTOCK. — All right, then.

PITOU, (*à Jean-Paul*). — Il a t'y l'air assez bête à vot' goût?

FERNAND, (*à Bostock*). — Alors?

BOSTOCK. — Well, je être venu par amitié pour avertir vô d'obéir à la loi.

FERNAND. — Quelle loi?

BOSTOCK. — La Règlement XVII. La gouvernement il sait que vô teachez encore le française.

FERNAND. — Ah bon, vous vous êtes empressé de faire un rapport contre moi?

BOSTOCK, (*doucereux*). — Oh no! Je avoir pris le défense de vô mais la gouvernement veut fermer les écoles si vous continuilez.

PITOU. — Hein? fermer nos écoles?

BOSTOCK. — Yes, my poor boy.

PITOU. — Hey! Hey! Donnez-moi pas d'noms, vous!

JEAN-PAUL. — Et vous croyez que les Canadiens-français vont se laisser faire?

BOSTOCK. — Well, you know, pas de résistance contre le force.

PITOU. — Vous pouvez forcer tant que vous voudrez, ça nous empêchera pas de parler français.

BERNIER. — Voilà notre réponse, monsieur Bostock. Vous êtes fixé?

BOSTOCK. — Je avoir une grosse char grin parce que la gouvernement il va faire des misères et plus payer ton garçon.

FERNAND. — Oh! ne pleurez pas sur mon sort, monsieur Bostock; vos larmes de crocodile n'émeuvent personne. Je saurai bien m'arranger sans vous.

BOSTOCK. — Mais les petites enfants ils n'avoir plus de écoles...

BERNIER. — Avant de vous emparer de nos écoles, monsieur, vous trouverez à chaque porte les parents de ces petits prêts à défendre leurs droits.

PITOU. — J'vous garantis que vous allez passer un mauvais quart d'heure si mon grand frère vous tombe sur la couenne!

FERNAND. — Vous voyez que vous perdez votre temps à vouloir nous convaincre.

BOSTOCK. — All right. Mais je avoir averti vô. (*il s'en va à la porte*)

PITOU. — Hein? qu'est-ce qu'il dit? Il a un p'tit veau?

JEAN-PAUL, (*riant*). — Chut!

BOSTOCK, (*dans la porte*). — Je avoir averti vô.

BERNIER. — Vos avertissements et vos menaces ne changeront rien à notre détermination.

PITOU, (*bas à Jean-Paul*). — J'ai envie d'y pousser vos rimettes...

JEAN-PAUL. — C'est ça, va z'y!

PITOU, (*déclamant avec force*).

Vous aurez beau déchirer nos grand'mères On s'assira sur les genoux de nos mères!

(*Bostock sort, furieux, sous le rire des autres pendant que le rideau tombe*)

RIDEAU

# LE PETIT MAITRE D'ECOLE

## ACTE III

Même décor que le 1er Acte

(*Au lever du rideau, Fernand est assis à gauche, un livre à la main; Bernier est assis sur le banc du piano, à droite.*)

FERNAND, (*comme à lui-même*).—Encore un jour passé... Décidément cette iniquité se prolonge plus que je n'aurais cru tout d'abord. (*avec amertume*) Oh! la justice des hommes! Le "fair play" britannique!

BERNIER. — Voyons, Fernand, tu ne penses donc qu'à cela?

FERNAND. — Que veux-tu? Cette monstruosité légale me révolte. J'ai beau me torturer la tête et le coeur pour y trouver un semblant de raison, d'excuse, c'est peine perdue. Tu le sais, papa, ce n'est pas mon sort qui me préoccupe dans cette bataille pour nos droits; ce n'est pas le refus de me payer mon maigre salaire d'instituteur qui m'indigne et m'alarme. Je pourrais facilement trouver un emploi plus rémunérateur.

BERNIER, (*mal à l'aise, ne sachant que dire*). — Fernand...

FERNAND. — Mais jamais je ne pourrai me résoudre à abandonner ces pauvres petits enfants à leur sort; qu'advierait-il d'eux, si les maîtresses, les maîtres, cédant au découragement et aux menaces, renonçaient à la lutte?

BERNIER. — Nous ne sommes pas encore vaincus, va.

FERNAND. — On refuse de payer nos professeurs, on ferme nos écoles, on condamne nos enfants à gaspiller, dans l'oisiveté, le meilleur de leur jeunesse et on a l'audace de parler encore de justice, de civilisation et de liberté!

BERNIER. — Ne désespère pas, Fernand; le temps fera son oeuvre et la raison finira bien par s'imposer!

FERNAND, (*avec conviction*). — Oh! de cela, mon père, je ne doute pas un instant; je sais que notre race est trop fière, qu'elle a trop le sentiment de sa force et de sa grandeur pour accepter de disparaître en se

laissant engouffrer. Le présent me révolte, mais l'avenir me rassène. J'ai confiance en nos chefs; ils nous conduiront sûrement au triomphe final de nos droits et de nos aspirations.

BERNIER. — Et ce triomphe sera d'autant plus grand, plus complet, que la lutte aura été longue et ardue. Déjà les excès de nos ennemis nous ont valu de précieuses adhésions; de nouveaux défenseurs de notre cause se lèvent partout, même parmi nos compatriotes de langue anglaise, car ne va pas t'imaginer qu'il n'y a que des Bostock dans l'Ontario.

FERNAND. — Oh! Je sais bien, père, qu'il ne faut pas tenir tous les Canadiens-anglais responsables du fanatisme de quelques-uns des leurs...

BERNIER, (*prêtant l'oreille*). — Tiens! qu'est-ce que c'est que cela? On dirait une armée en marche. (*il remonte à la fenêtre*)

FERNAND. — Des soldats, sans doute.

BERNIER, (*à la fenêtre*). — Oui, les soldats de notre bonne cause; ce sont les enfants d'école qui paradedent...

FERNAND, (*courant à la fenêtre*). — Les enfants?... Est-il rien de plus touchant que le geste héroïque de ces petits qui s'imposent volontairement le silence pendant leur parade? Ils font ce sacrifice de gaieté de coeur, pour leur cause. Voyez, papa, toutes ces petites figures suppliantes, plus faites pour le rire et la joie; comme elles reflètent la noblesse de leurs âmes prématurément ouvertes aux tracasseries de la vie par l'épreuve. Voyez-les s'avancer, religieusement tranquilles, confiants en la justice de leur cause, et protestant, par leur attitude, contre l'iniquité qui les atteint.

BERNIER. — Qu'est-ce qu'on lit donc sur leurs écriteaux? "S'il vous plaît payez nos professeurs et ouvrez nos écoles". Pauvres petits!

FERNAND. — Et c'est dans un pays libre qu'on voit de telles choses! Pendant que

les enfants paraded pour demander justice, les mères et les soeurs se font sentinelles et gardent les écoles pour empêcher qu'on s'en empare au nom de la loi! Que dire de ces nobles femmes, de ces nouvelles Madeleine de Verchères, payant, sans compter, de leur dévouement et de leur patriotisme, pour tenir tête à l'orage qui menace tous les foyers Canadiens-français! Que Dieu bénisse ces femmes courageuses à qui notre race devra une reconnaissance éternelle.

BERNIER. — Tiens! voilà Pitou qui traverse, un écriteau à la main... Il s'en vient ici.

FERNAND, (*allant ouvrir la porte*). — Vrai?

BERNIER, (*riant*). — Pauvre Pitou! en ce moment il ne doit pas penser aux "accidents fataux"!

FERNAND. — Entre mon ami.

PITOU, (*entrant*). — Bonjour, m'sieu. Bonjour, m'sieu Bernier!

BERNIER. — Comment ça va, Pitou? Es-tu fatigué?

PITOU, (*déposant son écriteau près de la porte*). — Un p'tit peu, mais ça fait rien, j'marcherais bon toute la journée si ça pouvait faire ouvrir les écoles.

FERNAND. — Brave enfant!

PITOU. — Dites donc, m'sieu, vous savez pas quand est-ce qu'on va recommencer?

FERNAND. — Non, mon ami; quand il plaira à ces messieurs du Gouvernement d'Ontario de prouver qu'ils ont le droit de crier à la barbarie des Prussiens.

PITOU. — Ah oui, les boches!

BERNIER. — Oui, les boches de là-bas!

PITOU. — Mon frère Tyclide est allé se battre contre eux-autres. Y est parti au commencement de la guerre.

BERNIER. — Ah?

PITOU. — Oui, mais y est revenu parce qu'il voyait plus clair. Y paraît que les boches lâchent des gaz sur les Canayens; mon frère en a reçu, pis ça l'a empoisonné, ça fait qu'y voit plus clair à c'theure. Y est pas capable de voir une vache à six pieds devant lui!

FERNAND. — Et voilà, papa! Pendant que nos pauvres Canadiens vont s'offrir en holocauste sur les champs de bataille de l'Europe déchaînée, on en profite ici pour faire la guerre à leurs enfants et à leurs frères.

BERNIER. — Oui, c'est triste à dire, mais je crois que les Prussiens n'ont pas le mono-

pole exclusif de la bocherie. Toronto, avec ses orangistes, ferait une fameuse citadelle de la "Kulture".

PITOU, (*qui ne comprend pas, à part*). — Qu'est-ce qu'y disent donc la? (*haut*) Comme ça, m'sieu, vous savez pas si les écoles vont rouvrir ben vite?

FERNAND. — Pas plus que toi, Pitou.

PITOU. — Ben, qu'est-ce qu'on va faire donc, nous autres? Y faut pourtant qu'on apprenne à lire, à écrire pis à compter...

BERNIER. — Toi qui ne pensais qu'à jouer, Pitou, tu voudrais donc retourner à l'école maintenant?

PITOU. — Oh oui! m'sieu Bernier, parce qu'à c'theure j'comprends que c'est dans mon intérêt, que plus on est instruit, ben plus on a de la chance de gagner sa vie.

FERNAND. — Alors, mon ami, tu ne m'en veux pas de t'avoir gardé si souvent en retenue?

PITOU. — Oh non! m'sieu, j'sais ben que c'était pour me faire apprendre que vous faisiez ça; pis à c'theure que je l'comprends, ben j'vous r'mercie!

FERNAND. — Ah! ce seul mot me paie de toutes mes peines. Tu es un brave p'tit garçon, Pitou, et je t'aime bien, va.

PITOU. — Oh! moé itou, j'vous aime, m'sieu, pis si quéqu'un voulait vous faire du mal, vous avez rien que la peine de me le dire.

BERNIER, (*riant*). — A toi?

PITOU. — Oui, mon grand frère est fort, lui!

BERNIER. — Ah oui! celui qui est aveugle...

PITOU. — Ben non, celui qui travaille sur la ferme avec poupa.

FERNAND, (*riant*). — Merci, Pitou. Rassure-toi, va, je me défendrai bien tout seul... Mais cela ne me dit pas pourquoi tu es venu me voir...?

PITOU. — Ben, j'voulais avoir de vos nouvelles d'abord pis j'vous apportais mon devoir. J'me suis appliqué, va!

FERNAND. — Vraiment? Nous verrons cela.

PITOU. — Vous m'avez dit de vous l'apporter pour que vous le corrigiez... Eh ben, le v'la.

FERNAND. — Je constate avec plaisir que tu prends plus d'intérêt à ton travail depuis quelque temps.

PITOU. — J'vous l'répète, c'est parce que j'comprends mieux à c'theure. Tant

qu'les écoles seront fermées j'veux travailler deux fois plus. J'veux récompenser l'temps perdu. Ah! et pis, à c't'heure, j'étudierais quand ben même ça serait rien que pour faire un pied-de-nez à ceux qui veulent pas qu'on apprenne le français.

FERNAND, (à son père). — Si les auteurs du Règlement XVII entendaient cela, ils seraient édifîés.

BERNIER. — Oui, ils en feraient une maladie.

FERNAND. — C'est bien, Pitou, je vais corriger ton devoir et je t'en donnerai un autre; je m'intéresse à toi, je veux que tu fasses des progrès et surtout que tu n'oublies pas ce que tu as appris.

BERNIER, (se levant). — Fernand, quand M. Rouvière arrivera, tu m'appelleras, hein? Je serai dans ma chambre. (il sort à droite)

FERNAND. — Bien, papa. (on entend les huées des enfants dans la rue. Pitou court à la fenêtre) Qu'est-ce que c'est que ça?

PITOU, (dans un cri de joie). — Ah! m'sieu, v'nez donc voir ça! C'est mes amis qui sont en train de garrocher m'sieu Bostock! Ah! Si y s'sauve!.. Bon! Strike one!.. Ah! c'qu'y en attrappe!.. Ben! y a l'air fin, là!.. Y s'en vient par icitte, m'sieu... Le v'la!

### SCENE III

#### Plus BOSTOCK

(Bostock entre vivement, dos au public, et referme la porte; il est essoufflé, sale, le faux-col presque arraché; il aperçoit Fernand en se retournant).

BOSTOCK. — Oh! pardon me si je avoir pas frappé...

FERNAND. — Comme vous voilà fait, monsieur Bostock!..

BOSTOCK. — Oh! je... avoir tombé!

PITOU, (à part). — Oh! le menteur!

FERNAND. — Vous désirez, monsieur Bostock?

BOSTOCK. — Well, sir... je avoir venu pour demander à vous... si vous avoir changé le idée de vous...?

FERNAND. — Chagné d'idée... A quel propos?

BOSTOCK. — Vous faire parler môa pour rien... Vous savoir... Sur le question scolaire?

FERNAND. — Encore! Ecoutez, mon-

sieur Bostock, si j'avais à changer d'idée, ce serait bien plutôt sur vous. Je vous ai tenu jusqu'à présent pour un homme quelque peu intelligent, mais votre insistance malheureuse à ce sujet va me faire croire que votre haine du français a fini par atrophier votre cerveau.

PITOU. — J'cré ben qu'il le traite de fou... C'est ben bon!

BOSTOCK. — Pourtant...

FERNAND. — Tâchez de bien me comprendre et de vous le tenir pour dit. C'est peut-être la dixième fois que je vous réponds et je suis fatigué de toujours répéter la même chose. Jamais, vous entendez bien, jamais, — never — je ne me soumettrai à un arbitraire aussi odieux!

PITOU. — J'cré ben qu'il y a pas mâché! (il reprend son écriteau et se rapproche de Bostock)

BOSTOCK. — All right! All right! but, please, don't get excited!

FERNAND. — Oui, vous pouvez en parler à votre aise, vous; ça vous laisse froid, ça ne vous touche pas.

BOSTOCK. — Pardon me, sir, je avoir tort de always parler cela à vous. Mais je être poussé par le grand intérêt que je porte à vous. (Fernand sourit et hausse les épaules) Please, pas rire, je être sincère. Je vouloir expliquer à vô... mais je savoir pas... je savoir pas... en française. Et comme... le chose il être très serious, v'oulez-vous permettre à moi de parler english à vô?

FERNAND, (fermement). — Pardon, monsieur, quand j'aurai, moi, à m'adresser à vous, je le ferai dans votre langue, mais comme c'est vous qui avez à me parler je vous prie de le faire dans la mienne, autrement je ne vous répondrai pas. Si vous en êtes incapable, faites ouvrir nos écoles et allez apprendre le français; vous reviendrez ensuite.

PITOU. — Crime! Y va ben mourir avant d'avoir appris les adjectifs irréguliers!

BOSTOCK, (mettant son chapeau). — Sir, je aimai pas qu'on môquer moi. C'est vous regretter plus tard... et c'est moi rire très bieaucoup fort!

(Pitou qui était venu se placer près de Bostock pouffe de rire et en se retournant, avec son écriteau sur l'épaule, il accroche le chapeau de Bostock qui roule par terre. Celui-ci le ramasse et, furieux, lève la main sur Pitou.)

BOSTOCK. — What's that!.. You young

rascal! (*Pitou se sauve poursuivi par Bostock. Il ouvre la porte puis s'arrête en voyant Jean-Paul. Il s'efface pour laisser entrer ce dernier*)

## SCENE V

*Les mêmes plus JEAN-PAUL.*

(*Jean-Paul se trouve face à face avec Bostock qui grimace et recule puis, mal à l'aise, finit son geste menaçant en tendant la main à Jean-Paul.*)

JEAN-PAUL. — Tous mes compliments, monsieur, vous menacez un enfant mais quand un homme se présente, vous ne trouvez rien de mieux que de finir votre geste en lui tendant la main... C'est d'un brave.

BOSTOCK. (*hautain*). — Pardon me, sir; je pas vouloir frapper sur une enfant, mais ce être le colère qui emporter moi...

JEAN-PAUL, (*ironique*). — C'est aussi la colère, je suppose, qui vous a fait rouler dans la boue?

BOSTOCK. — No! Ce être ces petites voyous dans le rue!

JEAN-PAUL. — Vous saurez, mon cher monsieur, que ces petits voyous, comme vous dites, sont mieux élevés que vous et vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même s'ils vous ont prouvé qu'ils avaient le coeur à la bonne place. Vous n'aviez qu'à garder pour vous vos réflexions imbéciles et fanatiques.

BOSTOCK, (*avec aplomb*). — Mais je... avoir rien parlé du tout!

JEAN-PAUL, (*froidement*). — Permettez-moi de vous dire que vous en avez menti. Je vous ai entendu moi aussi, j'étais derrière vous.

PITOU, (*à part*). — Hein! le v'la bostoké le Bostock!

BOSTOCK. — Well, ils n'avaient qu'à rester tranquilles dans leur home et pas venir troubler la paix dans le rue.

JEAN-PAUL. — Vous en avez menti encore une fois, ils ne "troublaient pas la paix dans la rue". Tous ces petits enfants, d'ordinaire si tapageurs, si joyeux — c'est de leur âge — non seulement ne troublaient pas la paix dans la rue, mais il gardaient même un silence absolu et en cela ils ont donné un exemple que leurs aînés devraient suivre, les orangistes, par exemple.

FERNAND. — Vous en demandez trop,

monsieur Rouvière, que les orangistes se taisent? Vous n'y pensez pas, voyons!

BOSTOCK. — Faire... parader les enfants dans le rûe... ce être... so funny! C'est moi rire...

JEAN-PAUL. — Oui, mais vous riez jaune!

BOSTOCK. — Mais les enfants quoi ils gagneront à parader dans le rûe?..

JEAN-PAUL. — N'y gagneraient-ils que de vous couvrir de ridicule et de honte aux yeux du monde civilisé, ce serait déjà un très beau résultat.

BOSTOCK. — La ridicule elle être pour vous!.. Its looks like a circus!

JEAN-PAUL. — En effet, monsieur, vous avez trouvé l'expression juste, un cirque dont ils sont les démonstrateurs et vous les bêtes sauvages!

BOSTOCK. — Sir! You insult me!

JEAN-PAUL, (*froidement*). — C'est le seul moyen d'atteindre votre épiderme de mannequin, il faut bien y recourir de temps en temps puisque vous n'avez aucune notion de la justice.

BOSTOCK. — Le justice, le justice... Ce être le loi qui être le justice. Le loi il a parlé. Vous avoir beau faire des parades... des speeches... tout cela ce être inutile. La Règlement XVII être en force et il restera!

FERNAND.—Qu'il subsiste ou non votre fameux règlement rien ne nous empêchera de parler français et de l'enseigner à nos enfants.

BOSTOCK, (*ricanant*). — Ah! ah! ah! En attendant, vos écoles ils être fermées!

FERNAND. — Comme vous montrez bien là votre triste mentalité. Oui, nos écoles sont fermées, les mères et les soeurs s'en font les gardiennes volontaires, nos enfants sont dans les rues, et vous vous en réjouissez!

BOSTOCK. — Well, ce être le faute de vous. C'est vous connaître le loi, c'est vous faire ce qu'il ordonne.

FERNAND. — Jamais.

BOSTOCK. — Well, il être de même pareil tant que la Règlement XVII il être en force et c'est lui lui demeurer longtemps.

FERNAND. — Pas aussi longtemps que la langue française.

BOSTOCK, (*grimaçant*). — Mais tout cela ce être des mots... il faut regarder... regarder les facts!

JEAN-PAUL. — Eh bien, soit, monsieur, nous allons vous mettre des faits sous les yeux! Monsieur Bernier, j'ai une proposi-

tion à vous faire et je ne suis pas fâché que monsieur m'entende. Tout à l'heure, dans la rue, je regardais ces pauvres petits, chassés des écoles, et je lisais sur leur figure toute une véritable angoisse que je ne m'attendais certes pas à trouver chez d'aussi jeunes enfants. L'épreuve a mûri leur raison et il faut être un fanatique comme monsieur pour n'être pas touché de leur détresse morale. Eh bien, ce triste spectacle m'a suggéré une idée que l'acharnement de monsieur à votre égard m'encourage à mettre le plus tôt possible en pratique. En arrivant ici j'ai loué deux pièces assez spacieuses; l'une d'elle peut me suffire et je vous offre l'autre pour y faire la classe. Je m'engage à en payer le loyer jusqu'à ce que la question scolaire soit réglée une fois pour toutes ainsi que votre salaire d'instituteur que le gouvernement vous refuse.

FERNAND. — Mais monsieur, je ne sais...

JEAN-PAUL. — Rassurez-vous, monsieur, les moyens de ma famille me permettent de vous faire cette offre et de tenir mes engagements. Vous n'avez donc aucune raison de refuser et c'est au nom de ces pauvres petits que je vous prie d'accepter.

PITOU. — Envoyez-donc, m'sieu, vous allez voir, vous aurez plus de misère avec nous autres.

BOSTOCK. — Well, don't forget...

JEAN-PAUL, *(lui faisant signe avec sa main de se fermer le bec)*. — Chut! chut! tout à l'heure!

FERNAND, *(lui serrant la main)*. — Eh bien soit, monsieur, pour mes chers petits élèves j'accepte et je vous remercie.

PITOU, *(enthousiasmé)*. — Hourra! Hourra pour nous autres! Merci ben, m'sieu, vous êtes un blood, vous! Tenez, excusez-moé, il faut que j'aille annoncer c'te bonne nouvelle-là à tous mes amis pis leur expliquer comment ça c'est faite. *(sortant en courant)*

Hourra! Hourra! Hourra pour nous autres!

FERNAND. — Pauvres petits, ils se sont contenus si longtemps que l'exhubérance les gagne à la première joie qu'ils ressentent.

## SCENE VI

Plus BERNIER

BERNIER, *(accourant)*. — Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

FERNAND. — C'est Pitou qui s'enthousiasme, sûr qu'il est maintenant, grâce à la générosité de M. Rouvière, de n'avoir pas à parler plus tard le "Parisian-French"!

JEAN-PAUL. — Pitou préfère en laisser la jouissance à monsieur Bostock!

BOSTOCK, *(furieux)*. — Sir! Je aimai pas qu'on rire sur moi!

*(On entend soudain des voix d'enfants qui crient derrière la porte: Hourra! Hourra! Hourra!)*

BERNIER, *(allant ouvrir la porte)*. — Qu'est-ce que c'est que ça? *(Il ouvre la porte. On aperçoit un groupe d'enfants; Pitou est à leur tête)*.

Les ENFANTS. — Hourra!

BERNIER. — Dis donc, Pitou, qu'est-ce que vous faites ici?

PITOU. — On remercie m'sieu Rouvière de nous avoir donné une école.

BERNIER. — Alors, encore une fois, tous ensemble. Hourra!

Les ENFANTS. — Hourra!

BERNIER, *(leur désignant Bostock)*. — Et maintenant un ban pour M. Bostock, l'inspecteur d'écoles.

Les ENFANTS, *(dans un cri vigoureux et bien rythmé)*. — Shoo! Shoo! Shoo!

RIDEAU

# LE PETIT MAITRE D'ECOLE

## ACTE IV

Chez Jean-Paul. Grande pièce presque nue. Comme ameublement il ne reste plus que deux fauteuils de salon et deux chaises. Un escabeau, au fond, un peu à droite. Portes latérales. Fenêtres au fond, gauche et droite.

### SCENE I

PITOU et JEAN-PAUL

(*Au lever du rideau Pitou est occupé à porter les fauteuils dans une pièce voisine où est Jean-Paul. Il chante à tue-tête tout en travaillant: "C'est en campagne dans une soirée, etc..."*)

PITOU, (*seul, s'assurant qu'il n'y a plus rien dans la pièce*). — J'ai fini, m'sieu; tout est déménagé.

JEAN-PAUL, (*de la coulisse*). — Tu es certain?

PITOU. — J'ai laissé les deux chaises que vous m'avez dit. Y a plus rien que la croix à accrocher. Voulez-vous que je la pose? Elle est là sur l'escabeau.

JEAN-PAUL. — Non, attends, je vais y aller moi-même. (*il paraît en bras de chemise*).

PITOU. — Laissez donc faire, vous allez vous salir.

JEAN-PAUL. — Mais non, tu pourrais tomber et te faire mal.

PITOU. — Ben quicns! vous itou, vous allez vous faire mal, si vous tombez!

JEAN-PAUL, (*riant et montant accrocher le crucifix*). — Ne crains rien, va.

PITOU. — Dites donc, m'sieu, on va être extra icitte, hein?

JEAN-PAUL. — Je l'espère. Dans tous les cas, c'est toujours mieux que rien.

PITOU. — C'est toujours ben mieux que de courir les rues pis d'être ignorant toute notre vie.

JEAN-PAUL. — Certes!... Voilà qui est fait. (*il est redescendu*) Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre ton maître, il aura peut-être quelques suggestions à nous faire. (*offrant de l'argent à Pitou*) Tiens, voilà pour ta peine.

PITOU, (*refusant*). — Non, non, merci ben, j'en veux pas.

JEAN-PAUL. — Pourquoi? Qu'est-ce qui te prend?

PITOU. — C'est une peine que je me donnerais bien tous les jours si ça pouvait faire ouvrir une école à chaque fois...

JEAN-PAUL. — Tu es brave garçon, Pitou. Allons, prends vite que je finisse de m'habiller avant l'arrivée des messieurs Bernier.

PITOU. — Non, non, merci ben, puisque je vous le dis.

JEAN-PAUL, (*lui mettant l'argent dans la main et retournant dans sa chambre*). — Tiens, si tu ne veux pas garder cet argent pour toi, tu paieras la "traite" à tes petits camarades. (*il sort*)

PITOU, (*tournant l'argent entre ses doigts*). — Viande! Y m'a donné une piastre! Ca doit être un millionnaire!... Il fait une école dans son salon pis y m'donne une piastre pardessus le marché pour avoir charrié cinq ou six chaises pis des "estatués"! Ben y en a pas beaucoup qui f'rait ça... Pis à c't'heure, j'suis ben ami avec lui... J'suis le "chum" d'un millionnaire!... Ca va peut-être paraître dans les gazettes, ça, avec nos portraits! Monsieur Rouvière, le millionnaire, pis son "chum" Pitou Lacitrouille!

JEAN-PAUL, (*revenant*). — Je pense à une chose, Pitou. Tu ne ferais pas mal d'aller chez monsieur Marchand et de lui dire de me livrer aujourd'hui ou demain le plus tard les chaises que je lui ai commandées.

PITOU. — C'est vrai, y faut qu'on "s'assise"! Ca serait fatigant de toujours rester "d'boutte".

JEAN-PAUL, (*riant*). — Trop, oui.

PITOU. — J'y vas, m'sieu. (*sur le seuil*) J'vas passer pour un "blood" de millionnaire, moi itou, quand j'vas payer la "traite" à mes amis. (*fausse sortie*) Oh! Dites donc, m'sieu?

JEAN-PAUL. — Quoi, Pitou?

PITOU. — On peut t'y avoir que'quechose de beau avec une piastre!

JEAN-PAUL. — Ça dépend des goûts...

PITOU. — J'pense à ça là... j'aimerais ben mieux garder ma piastre pour acheter un beau cadeau au maître quand il ouvrira c't'école icitte...

JEAN-PAUL, (*touché*). — Tu as une noble pensée, Pitou; cela prouve ton bon coeur. Mais tu n'aurais pas grand'chose avec une piastre.

PITOU, (*chagriné*). — Ah!

JEAN-PAUL. — Eh bien, écoute. Achète-toi des douceurs avec cet argent et le jour de l'ouverture de la classe, je te remettrai un cadeau que tu pourras offrir au maître, au nom de tous ses petits élèves.

PITOU, (*joyeux*). — Vrai?

JEAN-PAUL. — Je te le promets.

PITOU. — Pis, j'peux dépenser ma piastre par-dessus le marché?

JEAN-PAUL. — Oui, oui.

PITOU. — Ah ben, tourniquette! ce qu'il va être content le maître, pis moi avec (*sortant en courant*) J'vas faire vot' commission, m'sieu.

## SCENE II

JEAN-PAUL

JEAN-PAUL, (*seul*). — Pauvres enfants! Comme ils se montrent reconnaissants de ce qu'on fait pour eux. Quelle leçon pour les grandes personnes! D'un côté, le désintéressement, la générosité inconsciente de la jeunesse, de l'autre la jalousie, les calculs mesquins de la raison... Comme ça vous repose, comme ça vous donne des bouffées d'air pur au coeur que de prendre contact avec les enfants!.. A leur tour, hélas! ils deviendront des hommes... Que restera-t-il de leur beauté morale quand ils auront perdu leur première jeunesse..? (*on frappe, il va ouvrir*).

## SCENE III

Plus BERNIER et FERNAND

BERNIER. — Ah! bonjour, mon cher élève.

JEAN-PAUL. — Bonjour, cher maître. (*à Fernand en lui serrant la main*) Soyez le

bienvenu dans votre nouvelle école, monsieur Bernier.

FERNAND. — Merci. La pièce est déjà débarrassée? Vous n'avez pas perdu de temps.

JEAN-PAUL. — Que voulez-vous? "Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire aujourd'hui". D'ailleurs, j'attends les chaises et les pupitres d'un moment à l'autre; il va falloir les mettre en place.

BERNIER. — Entre nous, savez-vous que c'est très beau ce que vous faites-là?

JEAN-PAUL. — Je vous en prie, gardez votre encens, allez en enfumer d'autres!

BERNIER. — Oh! s'il n'y a plus moyen de dire ce qu'on pense maintenant... C'est le Règlement XVII que vous voulez m'imposer vous aussi?

JEAN-PAUL. — En matière de pommade, oui, et dans toute sa rigueur.

FERNAND. — Si vous pensez pouvoir empêcher mes élèves de vous témoigner leur reconnaissance...

BERNIER, (*finissant la phrase*). — ... vous avez besoin de vous lever de bonne heure, comme on dit souvent.

FERNAND. — Les enfants n'ont déjà plus sur les lèvres que le nom du fondateur de cette école. (*on frappe*)

JEAN-PAUL. — Pardon. (*il va ouvrir et se trouve face à face avec Bostock*)

## SCENE IV

Plus BOSTOCK

BERNIER. — Hein? M. Bostock?..

JEAN-PAUL, (*interloqué*). — Vous ici, monsieur?

BOSTOCK, (*sur le seuil de la porte*). — Yes, pardon me. Je pouvois parler à vous?

JEAN-PAUL. — A moi?

BOSTOCK. — Please.

JEAN-PAUL. — Ah?.. Entrez. (*Pendant que Jen-Paul referme la porte Bostock descend et échange un salut plutôt froid avec Bernier et Fernand*).

BOSTOCK, (*à Jean-Paul*). — Excuse me. Ce être... confidential.

FERNAND. — Nous allens nous retirer.

JEAN-PAUL. — Si vous voulez bien entrer dans ma chambre, un moment, vous y trouverez des livres, des journaux, des cigares...

BERNIER, (*suiuant Fernand*). — Oh! nous n'en demandons pas tant.

## SCENE V

JEAN-PAUL et BOSTOCK

JEAN-PAUL, (*invitant Bostock à s'asseoir*). — Je vous écoute, monsieur.

BOSTOCK, (*refusant du geste*). — Pardon me. D'abord je voudrais parler à vous... comme deux gentlemen. Je connais vous pas très bieaucoup... mais... je serais... heureux si... le amitié de môa vous accepter...

JEAN-PAUL. — Si je vous comprends bien, vous m'offrez votre amitié?

BOSTOCK. — Yes.

JEAN-PAUL. — Et à quel titre? Car enfin, monsieur, je ne vous connais pour ainsi dire pas.

BOSTOCK. — Dans nos interviews d'avant, vous avoir parlé dur pour moi et moi pour vous, mais pour... ôter le haine de nous... je voudrais vous... serrez mon main..

JEAN-PAUL. — Mon cher monsieur, vous employez là un bien gros mot, vous parlez de haine... Nous nous sommes rencontrés une ou deux fois, et dans l'emportement de la discussion nous avons peut-être échangé quelques mots aigres-doux, mais ce n'est pas suffisant pour nous haïr. Du choc de deux opinions contraires jaillissent souvent des malentendus, mais il serait absurde de les agraver sans cause. Je n'ai donc aucune animosité réelle contre vous et la preuve c'est que je vous tends la main.

BOSTOCK, (*lui serrant la main.*) — Oh! Je être très bieaucoup plus à mon aise pour parler maintenant. (*il s'assoit*) Voulez-vous permettre à môi un petit question?

JEAN-PAUL. — Faites, monsieur.

BOSTOCK. — C'est vô rester dans le Québec?

JEAN-PAUL. — Oui, monsieur, à Montréal. Je suis ici pour mes vacances seulement.

BOSTOCK. — C'est vô connaître longtemps mister Bernier?

JEAN-PAUL. — Depuis quelques jours seulement.

BOSTOCK, (*doucereux*). — Very well. Alors je voir vô pour dire que vô être... in trouble... avec la gouvernement de Ontario...

JEAN-PAUL. — Je ne comprends pas très bien.

BOSTOCK. — You see, la gouvernement elle entendre parler que vô ouvrir un école

pour le française. Il dire que le loi il permettre pas à vô et vouloir arrester vô.

JEAN-PAUL. — M'arrêter?

BOSTOCK, (*avec commisération*). — Yes. Pour briser le loi. Je pas vouloir vô... in trouble et je avertir avant trop tard.

JEAN-PAUL, (*ironique*). — C'est très gentil de votre part.

BOSTOCK. — Bien plus more, j'ai un proposition à faire à vô.

JEAN-PAUL. — Ah? une proposition?

BOSTOCK. — Yes. Si vô partir demain à Montréal... et pas revenir dans Ontario... well, la gouvernement elle être contente et faire à vô une cadeau.

JEAN-PAUL. — Un cadeau?

BOSTOCK, (*dans un large sourire*). — Yes. Two hundred dollars, to cover your expenses, you know.

## SCENE VI

Plus PITOU puis FERNAND et BERNIER

PITOU, (*entrant après avoir frappé*). — M'sieu Marchand fait dire qu'y va envoyer ça après-midi, m'sieu. (*il s'arrête en apercevant Bostock*).

BOSTOCK, (*le reconnaissant*). — Oh yes! Le petit ami de vous..! (*lui ofrant une pièce d'argent*) Here, ma garçon, pour acheter les candies.

PITOU. — Non, thank you, faites ouvrir nos écoles avec vot' argent pis ça nous f'ra ben plus plaisir.

BOSTOCK, (*souriant, mal à l'aise*). — Oh!!!

JEAN-PAUL, (*à Pitou*). — Bien ça, Pitou.

PITOU, (*bas à Jean-Paul*). — Qu'osqu'y y prend donc lui? L'autre fois y voulait m'battre, pis c't'heure, y veut m'donner de l'argent..!

JEAN-PAUL, (*souriant*). — Chut!

BOSTOCK, (*à Jean-Paul*). — Well, c'est vô dire sur mon proposition?

JEAN-PAUL, (*se dominant*). — Un moment. (*allant appeler*) Messieurs Bernier, voulez-vous venir, s'il-vous-plait?

BOSTOCK, (*mal à l'aise*). — What?

PITOU, (*à part*). — Y doit s'passer quelque chose... Le Bostock a pas l'air aplomb dans ses culottes!

BERNIER et FERNAND reviennent

FERNAND. — Messieurs, monsieur Bostock vient de m'offrir son amitié et, pour me prouver qu'il est de bonne foi, il m'a fait une

proposition qu'il n'hésitera pas à répéter devant vous, je pense...?

BOSTOCK, (*bafouillant*). — Mais ce être à vous seul que..

JEAN-PAUL. — Non? Vous n'osez pas? En ce cas, messieurs, je vais vous mettre au courant moi-même. Monsieur Bostock m'a tout simplement invité à retourner à Montréal et m'offre \$200.00 pour défrayer mes dépenses de chemin de fer, à la condition, bien entendu, que je me désintéresse complètement de la question scolaire d'Ontario.

FERNAND, (*ne sachant que dire*). — Ah?

JEAN-PAUL. — En d'autres termes, ce monsieur, qui jouit de la confiance de son gouvernement, me pousse à la trahison envers les miens, il veut m'acheter!

BOSTOCK. — Oh no! Ce être un petit récompense...

JEAN-PAUL. — La récompense de la lâcheté. Aussi, monsieur Bostock, il faut que vous soyiez le pire des crétins, le dernier des misérables, pour oser venir me faire une telle proposition.

BOSTOCK. — Mais...

JEAN-PAUL. — Si votre geste n'avait pas été si maladroit, si imbécile, ma seule réponse aurait été de vous jeter hors de chez moi, tête première.

BERNIER, (*vivement*). — Comme une ordure!

PITOU, (*idem*). — Comme un "corps à vidanges"!!!

BOSTOCK, (*écumant*). — Well, vô dire et garder le école mais les enfants ils parleront pas française!

JEAN-PAUL. — Ah! vous vous découvrez enfin! Votre fourberie s'est oubliée sous l'aiguillon de la rage impuissante. Nos enfants ne parleront pas français, dites-vous? Eh bien, qui donc les en empêchera?

BOSTOCK. — La Règlement XVII!

FERNAND. — Le Règlement XVII? On s'en bat l'œil! Si les disciples du grand maître orangiste Hocken, de Mgr Fallon et de quelques autres, ne sont pas contents, tant pis pour eux! Nous n'irons pas, pour vous être agréables et sous prétexte de loyauté, vous céder le seul héritage que nous ait laissé les preux de 1760 et de 1837: la fierté de nos droits.

BOSTOCK. — Vos droits! Lesquels?

FERNAND. — Ceux de la langue française!

BOSTOCK. — Le langue française n'avoir pas de droits!

JEAN-PAUL. — Pas de droits! C'est donc dire que vous avez la mentalité, la "Kulture", des Prussiens pour ne regarder les traités conclus entre nos aïeux et les vôtres que comme des "chiffons de papier"!

BOSTOCK. — Quels traités?

JEAN-PAUL. — Vous êtes bien ignorant, monsieur, pour vouloir discuter. Eh bien, et la Capitulation de Québec, qu'en faites-vous?

BOSTOCK. — La Capitulation ne garantir pas le français!

JEAN-PAUL. — Peut-être, en effet, un esprit aussi étroit, aussi fermé que le vôtre, n'y trouverait-il rien d'absolument précis. Mais la clause 3 n'a-t-elle pas été rédigée dans cet esprit de tolérance et de justice qui a toujours guidé la politique de l'Angleterre à l'égard des peuples qui venaient à faire partie de l'Empire? Et, dites-moi, monsieur Bostock, de tous les actes constitutionnels successifs pouvez-vous m'en citer un, un seul, qui ne corrobore pas le droit absolu des Canadiens-français à leur langue et à leurs coutumes? Et la clause 3 de l'Acte de la Confédération ne résume-t-elle pas toutes ces garanties?

BOSTOCK. — C'est vô invoquer le Confederation Act et c'est vô en sortir tout le temps.

JEAN-PAUL. — Loin d'en sortir, nous barricadons derrière l'esprit de cet acte, car si la lettre ne vous met pas les points sur les i, c'est que les hommes d'honneur qui l'ont rédigé ne pouvaient prévoir que la minorité française de la Confédération seraient en lutte aux canailleries des fanatiques comme vous. Le Dr Ryerson n'était-il pas de notre avis quand il écrivait, en 1875, aux commissaires d'écoles, que les droits du français, dans l'Ontario, étaient les mêmes que ceux de l'anglais?

BOSTOCK. — Le pays conquis n'avoir pas de droits!

JEAN-PAUL. — Vous en revenez encore à la triste devise des Allemands: "La force prime le droit". Encore faut-il l'avoir cette force. Vous semblez oublier que le Canada français n'a jamais été conquis, il a été cédé, ce n'est pas la même chose. Et s'il fait encore partie de l'Empire britannique à qui le devez-vous? Demandez donc à l'histoire s'il n'est pas vrai que sans les Canadiens-français, comme l'écrivait l'ex-Gouverneur du Canada, Sir Guy Carleton, vous ne paieriez

pas aujourd'hui vos taxes à Ottawa, mais à Washington. Lorsque les Etats-Unis nous proposèrent de s'allier à eux et de proclamer l'indépendance les Canadiens-français refusèrent les offres pécuniaires des Américains alors qu'il ne manquait pas de Canadiens de langue anglaise pour les accepter sans vergogne.

BOSTOCK, (*à bout d'arguments*). — Well!... Vê rester dans le Québec et laisser le Ontario tranquille.

FERNAND. — Ne dirait-on pas que les Canadiens-français sont des intrus dans l'Ontario? Ne sont-ce pas leurs ancêtres qui ont découvert et défriché aux trois quarts cette province? Ne sont-ce pas leurs générations qui ont le plus aidé à son bien-être matériel? Et vous croyez qu'après avoir été à la peine ils s'inclineront respectueusement devant votre fanatisme?

PITOU. — Jamais! On vous "passera les beignes" avant!

BOSTOCK. — Ces revendications feront le discorde, le animosité; ce être le mort du tolérance.

FERNAND. — Il n'est pas question de tolérance, monsieur, mais de justice. Nous réclamons simplement ce qui nous est dû. Et malgré vous, nous parlerons français..!

PITOU. — Don't speak english!

JEAN-PAUL. — Vous pouvez vous le tenir pour dit, monsieur Bostock, la langue française continuera de rayonner au Canada aussi longtemps que notre race aura la fierté de ses origines.

BOSTOCK. — Ontario, il être le maître et c'est vôtus obéir!

FERNAND. — Dans l'Ontario comme dans le Québec nous n'avons d'ordre à recevoir de personne. Nous sommes ici chez nous!

BERNIER. — Français nous sommes, Français nous resterons.

*(Se cabrant devant Bostock tous répètent avec ferveur la phrase de Bernier en se donnant la main dans un geste de solidarité fraternelle).*

TOUS. — Français nous sommes, Français nous resterons!

*FIN.*

# VOLUMES PARUS dans la COLLECTION "LE ROMAN CANADIEN"

- |   |  |
|---|--|
| 1.—L'Iris Bleu (2ième édition)              | Par J. E. Larivière  |
| 2.—Le Massacre de Lachine (épuisé)          | Par X X X  |
| 3.—Ma cousine Mandine (3e ed., 75c.)        | Par N. M. Mathé  |
| 4.—Les Fantômes Blancs (épuisé)             | Par Azylia Rochefort   |
| 5.—La Métisse (2ième édition 75c.)          | Par Jean Féron   |
| 6.—Gaston Chambrun (épuisé)                 | Par J. F. Simon  |
| 7.—Le Lys de Sang (épuisé)                  | Par Henri Doutremont   |
| 8.—Le Spectre du Ravin (2e édition)         | Par Mme A. B. Lacerte  |
| 9.—Le Médaillon Fatal (épuisé)              | Par André Jarret   |
| 10.—L'Aveugle de St-Eustache (3e éd.)       | Par Jean Féron   |
| 11.—Nypsia.                                 | Par Henri Doutremont   |
| 12.—Fierté de Race                          | Par Jean Féron   |
| 13.—Roxane (2ième édition)                  | Par Mme A. B. Lacerte  |
| 14.—La Revanche d'une Race (2e éd.)         | Par Jean Féron   |
| 15.—L'Expiatrice (épuisé)                   | Par André Jarret   |
| 16.—L'Associée Silencieuse                  | Par J. E. Larivière  |
| 17.—L'Ombre du Beffroi (épuisé)             | Par Mme A. B. Lacerte  |
| 18.—La Besace d'Amour (épuisé)              | Par Jean Féron   |
| 19.—Le Grand Sépulcre Blanc                 | Par Emile Lavoie   |
| 20.—Les Cachots d'Haldimand                 | Par Jean Féron   |
| 21.—La Cité dans les Fers                   | Par Ubald Paquin   |
| 22.—La Taverne du Diable                    | Par Jean Féron   |
| 23.—Le Trésor de Bigot                      | Par Alexandre Huot   |
| 24.—Le Patriote (1837-38)                   | Par Jean Féron   |
| 25.—Le Mort qu'on Venge                     | Par Ubald Paquin   |
| 26.—Le Manchot de Frontenac                 | Par Jean Féron   |
| 27.—Fleur Lointaine                         | Par François Provençal   |
| 28.—La Ceinture Fléchée                     | Par Alexandre Huot   |
| 29.—Le Bracelet de Fer (épuisé)             | Par Mme A. B. Lacerte  |
| 30.—La Digue Dorée<br>(Le Roman des Quatre) | Par Ubald Paquin, Alexandre Huot,<br>Jean Féron et Jules Larivière |
| 31.—La Besace de Haine                      | Par Jean Féron   |
| 32.—Le Lutteur                              | Par Ubald Paquin   |
| 33.—Le Siège de Québec                      | Par Jean Féron   |
| 34.—Le Mystère des Mille Illes              | Par Pierre Hartex  |
| 35.—Le Drapeau Blanc                        | Par Jean Féron   |
| 36.—Les Caprices du Coeur                   | Par Ubald Paquin   |
| 37.—Les Trois Grenadiers                    | Par Jean Féron   |
| 38.—L'Impératrice de l'Ungava               | Par Alexandre Huot   |
| 39.—Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle       | Par Mme A. B. Lacerte  |
| 40.—Le Mendiant Noir                        | Par Marc Lebel   |
| 41.—L'espion des Habits Rouges              | Par Jean Féron   |
| 42.—L'Empoisonneur                          | Par Jean Nel   |
| 43.—Le Capitaine Aramèle                    | Par Jean Féron   |
| 44.—Le Massacre dans le temple              | Par Ubald Paquin   |
| 45.—L'Enjoleuse                             | Par Madame Croff   |
| 46.—L'Île au Massacre                       | Par Prosper Willaume   |
| 47.—La Prise de Montréal,                   | Par Jean Féron   |
| 48.—Jean de Bréboeuf                        | Par Jean Féron   |
| 49.—La Folle de la Pointe du Nord           | Par L. Dubois-McCabe   |
| 50.—La Belle de Carillon                    | Par Jean Féron   |
| 51.—Les Aventuriers de l'amour              | Par Henri Deyglun  |
| 52.—Le secret de l'orpheline                | Par André Jarret   |
| 53.—La Corvée                               | Par Jean Féron   |
| 54.—Bois-Sinistre                           | Par Madame A. B. Lacerte   |
| 55.—Boeufs Roux                             | Par J. M. Lebel  |
| 56.—La mystérieuse inconnue                 | Par Ubald Paquin   |
| 57.—La Petite maîtresse d'école             | Par Mme Croff  |
| 58.—Le Triomphe de l'amour                  | Par Mme Graveline  |

Prix: chaque volume, 25c.

EDITION EDOUARD GARAND

Casier postal 969 — 1423, 1425, 1427 RUE STE-ELISABETH — Tél. Lancaster 6586  
MONTREAL.

*B*

*Compliments*

*de*

*National Breweries, Limited*

*Dow Old Stock Ale*

*Darves Black Horse Ale*